

Université Palacky d'Olomouc

Faculté de lettres

Département d'études romanes

**Conception du corps humain dans les traités  
philosophiques, scientifiques et littéraires de Montaigne à  
Zola**

*Mémoire de Master*

Directrice de recherche :

**Doc. PhDr. Marie Voždová, Ph. D.**

Auteur :

**Bc. Radim Žatka**

OLOMOUC 2012



Déclaration sur l'honneur

Je soussigné, Bc. Radim Žatka, déclare que ce présent mémoire est le fruit de mon propre travail et que toutes les sources bibliographiques utilisées ont été citées.

.....

## Remerciements

Je tiens à remercier ma directrice de mémoire, madame Doc. PhDr. Marie Voždová, Ph. D., pour ses conseils pratiques et son temps. Ensuite, je voudrais remercier ma Marion pour ses aimables corrections, ses nerfs d'acier et son sourire constant. Merci aussi à mes parents et au reste de ma famille.

# TABLE DES MATIERES

<b>INTRODUCTION</b>	<b>7</b>
<b>I. L'EDUCATION ET LE CORPS : ROUSSEAU ET LES HUMANISTES OU COMMENT FORMER UN HOMME</b>	<b>10</b>
<b>I.1 L'éducation intellectuelle</b>	<b>11</b>
I.1.1 « Une tête bien pleine »	12
I.1.2 « Une tête bien faite »	15
I.1.3 L'éducateur	18
I.1.4 L'éducation des filles	19
<b>I.2 L'éducation corporelle</b>	<b>20</b>
I.2.1 Le corps	21
I.2.2 L'hygiène de vie	24
I.2.3 L'activité physique	28
<b>II. L'AME ET LE CORPS : DESCARTES ET LA METTRIE OU DEUX CONCEPTIONS MECANISTES DU VIVANT</b>	<b>33</b>
<b>II.1. Le corps</b>	<b>34</b>
II.1.1 Anatomie du corps	36
II.1.2 « L'homme-machine »	40
<b>II.2. L'âme</b>	<b>43</b>
II.2.1 L'existence de l'âme	43
II.2.2 Le dualisme cartésien ou l'union de l'âme et du corps	45

<b>III. LE NATURALISME ET LE CORPS : FLAUBERT ET ZOLA OU L'HOMME VU PAR LA SCIENCE</b>	<b>50</b>
<b>III.1. L'écriture scientifique</b>	<b>53</b>
III.1.1 Le naturalisme	53
III.1.2 Le souci de réalisme	55
III.1.3 Une littérature putride ?	57
<b>III.2. Psychologie et physiologie</b>	<b>60</b>
III.2.1 Le bovarysme	60
III.2.2 La physiologie chez Zola	62
<b>CONCLUSION</b>	<b>68</b>
<b>ANOTACE</b>	<b>69</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>70</b>
<b>ANNEXE</b>	<b>73</b>

# INTRODUCTION

Dans son ouvrage *Histoire du corps de la Renaissance aux Lumières*, Georges Vigarello, agrégé de philosophie et spécialiste en histoire de la santé et représentations du corps, considère que la vision du corps a changé au XVI<sup>e</sup> siècle : « Longtemps, la vision banalisée du corps entremêle à son sujet toutes les influences, longtemps son enveloppe a semblé traversée par toutes les forces du monde. Mais un conflit de culture s'avive avec la Renaissance où le corps se singularise, spécifiant des fonctionnements expliqués par son propre ressort et par lui seul » (Corbin, A., Courtine, J.-J., Vigarello, G. et al. 2005, 14). En effet, la Renaissance est l'époque des grandes découvertes, Copernic<sup>1</sup> découvre que les planètes tournent autour du système solaire, Galilée<sup>2</sup> a affirmait que la Terre était ronde et tournait aussi autour du soleil et on a remis en cause l'existence d'un Dieu Tout-Puissant qui aurait créé la Terre et l'homme. En sciences, on s'est rendu compte que « la médecine manquait du fondement anatomique et physiologique indispensable à la médecine scientifique [...] La vraie rupture intervient avec l'œuvre de Vésale<sup>3</sup> » (2005, 344). Même s'il n'a pas fait de grande découverte, il a complètement changé la conception de la médecine en la basant sur l'observation anatomique. Il refuse d'admettre quelque chose qu'il n'a pas observé avec précision. Peu après, Eustachi<sup>4</sup> découvre la trompe d'Eustache entre la gorge et l'oreille et la valve d'Eustache dans le cœur, Fabrici<sup>5</sup> décrit pour la première fois les valves dans les veines, Sylvius<sup>6</sup> propose une théorie de la digestion, Graaf<sup>7</sup> décrit le système reproducteur et découvre les vésicules de Graaf dans l'ovaire de la femme. Enfin, Ambroise Paré<sup>8</sup>, invente de nombreux instruments chirurgicaux. Dans le domaine des Idées, le XVI<sup>e</sup> siècle est l'époque de l'Humanisme, qui, comme dans le domaine

---

<sup>1</sup> Nicolas Copernic (1473-1543) : astronome polonais. Il fit l'hypothèse du mouvement de la Terre et des autres planètes autour du soleil.

<sup>2</sup> Galileo Galilei, dit Galilée (1564-1642) : savant et écrivain italien. Il fut l'un des fondateurs de la mécanique moderne et joua un grand rôle concernant l'introduction des mathématiques dans l'explication des lois physiques.

<sup>3</sup> André Vésale (1514-1564) : anatomiste flamant. Il fut l'un des premiers à pratiquer la dissection du corps humain.

<sup>4</sup> Bartolommeo Eustachi (1510-1574) : anatomiste italien. Auteur de *Traité de chirurgie*.

<sup>5</sup> Girolamo Fabrici (1537- 1619) : anatomiste et médecin italien. On lui doit de nombreuses découvertes anatomiques dans le système des os, des nerfs, des muscles, des veines.

<sup>6</sup> Franciscus Sylvius : (1614-1672) : médecin et anatomiste néerlandais, pionnier de la chimie moderne

<sup>7</sup> Reinier Graaf : (1641- 1673) : médecin et physiologiste néerlandais. Il réalisa les premiers travaux scientifiques sur le pancréas et découvrit les follicules de l'ovaire.

<sup>8</sup> Ambroise Paré (1509-1590) : chirurgien français, de plusieurs rois de France. Il est considéré comme le père de la chirurgie moderne.

scientifique, accorde une place essentielle à l'Homme et à son développement harmonieux. Le développement de l'âme n'est plus aussi important qu'au Moyen-Age, il faut aussi se focaliser sur son corps et en prendre soin en l'exerçant.

Si le XVI<sup>e</sup> siècle est le siècle de l'exploration du corps, le XVII<sup>e</sup> a commencé à *expliquer* certains phénomènes du corps humain, notamment grâce à l'invention de nouvelles machines comme le microscope : « L'intérêt nouveau, au XVII<sup>e</sup> siècle, attribué à la mécanique, aux fluides en particulier, retenus à partir des flux même du corps. D'où la vision bientôt nouvelle, elle aussi, des mouvements du sang, et, plus largement, la vision nouvelle d'une fonctionnalité interne » (2005, 347). Harvey fait par exemple des recherches sur le fonctionnement du cœur et découvre que « le mouvement du sang est constant et circulaire ; il résulte des battements du cœur » (2005, 348). Descartes analyse le fonctionnement du corps de façon mécanique, affirmant que le corps humain est une machine et que les forces physiques influencent les mouvements. La Mettrie prolonge la conception de Descartes en inventant « l'Homme-machine » et remet en sa conception de « l'animal-machine ».

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les recherches en anatomie et en chimie s'approfondissent et peu à peu. Le thermomètre et le stéthoscope sont inventés, permettant de mesurer les fonctionnements internes du corps. Les recherches dans le système nerveux progressent et la physiologie fait son apparition.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'invention de l'électricité par Volta, on a pu expliquer en profondeur la contraction de la fibre musculaire ; d'autre part, « les connexions entre la vie et l'électricité [...] se révélèrent extrêmement importantes pour la neurophysiologie ultérieure » (2005, 361). Les progrès de l'anatomie, de la chimie et de la physiologie ont aidé à comprendre de nombreuses maladies et on a changé la vision du corps malade. En littérature, les écrivains se sont aussi fortement intéressés aux débuts de la physiologie et de la psychologie pour donner plus de profondeur à leurs personnages.

Si le corps humain joue un rôle important dans la recherche scientifique, il est aussi très présent en littérature. Ainsi, à travers des auteurs choisis et pertinents pour chaque siècle, il sera intéressant de remarquer la façon dont la conception du corps change à travers les siècles.

# PREMIERE PARTIE

## L'ÉDUCATION ET LE CORPS : ROUSSEAU ET LES HUMANISTES OU COMMENT FORMER UN HOMME



<http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Emile.jpg>

## I. L'ÉDUCATION ET LE CORPS

« On façonne les plantes par la culture, et les hommes par l'éducation »

Jean-Jacques Rousseau

L'éducation est un thème qui a suscité un vif intérêt chez de nombreux intellectuels, qu'ils soient philosophes, scientifiques ou encore hommes de lettres. Parmi les plus illustres, Jean-Jacques Rousseau (1712 – 1778), philosophe et écrivain, occupe une place importante. Son ouvrage *Emile ou de l'éducation* (1762), chef d'oeuvre de la pédagogie, propose au lecteur les principes d'une éducation nouvelle, naturelle, permettant de former un citoyen vertueux, pacifique et fort.

Pour Rousseau, l'éducation commence dès le plus jeune âge et ne doit négliger aucun aspect de l'homme. Dans la conception de Rousseau, la notion d'individualisation est très présente, il est en effet important, pour un apprentissage fructueux, que les enfants apprennent d'eux-mêmes, de leurs erreurs : « Notre manie enseignante et pédantesque est toujours d'apprendre aux enfants ce qu'ils apprendraient beaucoup mieux d'eux-mêmes... » (Rousseau, J. – J. 1966, 90). Enfin, Rousseau recommande ardemment les exercices physiques, le développement du corps étant d'ailleurs plus important que l'apprentissage intellectuel : « Pour apprendre à penser, il faut donc exercer nos membres, nos sens, nos organes, qui sont les instruments de notre intelligence... » (1966, 157).

Si l'apport pédagogique de Rousseau est encore présent aujourd'hui et si son influence reste grande, bien avant lui, les questions portant sur l'éducation avaient déjà été traitées, notamment au 16<sup>e</sup> siècle à l'époque de la Renaissance et du courant humaniste, dont la principale idée était de former un homme parfait, tant sur le plan corporel que sur le plan intellectuel. Le courant humaniste met en effet l'homme au centre des préoccupations et a pour but l'épanouissement total de l'individu. L'homme parfait doit être avide de savoir, s'intéresser à tous les domaines (littérature, arts, science, religion), il est libre et responsable de ses actes, à la recherche de la vérité et de la morale, et enfin, il prend soin de son corps.

En France, François Rabelais (1494 – 1553) et Michel de Montaigne (1533 – 1592), les deux plus grandes figures de l'Humanisme, ont propagé leurs idéologies en matière

d'éducation et de développement. Ils veulent en effet faire de l'homme « un abîme de science ». Le corps humain et son entretien ne sont pas non plus oubliés, au contraire, ils proposent un emploi du temps dans lequel les exercices physiques et la culture du corps trouvent leur place. En somme, un « homme complet, à la fois biologique et raisonnable.... » (Wallon, H. 1968, 32).

## I.1 L'éducation intellectuelle

A l'époque de Rabelais et de Montaigne apparaît un nouvel idéal de l'homme, dont Rousseau puisera plus tard son inspiration : un homme qui recherche la perfection dans tous les domaines et tend à acquérir le plus de connaissances possible à la manière des « Anciens »<sup>9</sup>. Cette période a d'ailleurs vu naître des grands intellectuels et scientifiques tels que Léonard de Vinci (ingénieur, artiste, peintre), Michel-Ange (architecte, peintre et sculpteur) ou encore Copernic (astrologue, scientifique) «... qui a opéré dans les idées que l'homme se faisait de ses rapports avec l'Univers la révolution la plus radicale... » (Wallon, H. 1968, 31). Cet « Ad Fontes »<sup>10</sup>, ajouté à de nouvelles tendances éducatives proposées par les Humanistes permettront de remettre en cause certains principes du Moyen-Age.

### I.1.1 « Une tête bien pleine »

Rabelais, grand érudit de la Renaissance – il était médecin, traducteur, écrivain - décrit dans ses oeuvres *Pantagruel* (1532), puis *Gargantua* (1534) un modèle utopique de l'homme.

Gargantua et Pantagruel sont deux géants, père et fils, qui dans chacun de leur roman racontent leur naissance, leur enfance, leur éducation et leurs expériences. Les deux romans ont donc une forme similaire mais l'originalité réside dans le fait que le premier roman est *Pantagruel*, qui est pourtant le fils.

Dans *Pantagruel*, par le biais d'une lettre adressée à son fils, Rabelais mentionne l'érudition de Pantagruel : « Pantagruel étudiait fort bien [...] il avait l'entendement à double fond et la mémoire d'une capacité à la mesure de douze outres et tonneaux d'olives » (Rabelais, F. 1997, 85). Gargantua insiste également sur l'importance de l'érudition et recommande vivement toute sorte d'études : « langues », « histoire », « arts libéraux », « géométrie », « arithmétique et musique », puis « connaissance des phénomènes naturels » (1997, 91).

L'étude des langues est primordiale et il n'est pas rare que les humanistes en connaissent cinq ou six. Gargantua pousse son fils à en apprendre beaucoup et

---

<sup>9</sup> Anciens: terme, qui fait référence aux auteurs de l'Antiquité, et dont les auteurs humanistes pu iseront leur inspiration.

<sup>10</sup> *Ad Fontes* : expression qui signifie «aux sources». Elle représente la devise des Humanistes appelant à rétablir la lecture des textes grecs et latins ainsi que les textes bibliques.

parfaitement, « d'abord la grecque, comme le veut Quintilien<sup>11</sup>. Puis la latine. Puis l'hébraïque pour l'Écriture sainte, ainsi que la chaldaïque et l'arabe » (1997, 91).

L'inspiration des Anciens occupe d'ailleurs une place essentielle, ce qui est visible dans l'énumération des langues exigées.

Rabelais mentionne également qu'il est utile de connaître l'histoire ainsi que la géométrie ; concernant l'apprentissage des phénomènes naturels, il est amusant de constater que Gargantua fait une liste détaillée de tout ce que son fils devrait connaître :

« Qu'il n'y ait mer, rivière, ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons ; tous les oiseaux de l'air ; tous les arbres, arbustes, et fruitiers des forêts, toutes les herbes de la terre ; tous les métaux cachés au ventre des abîmes, les pierreries de l'Orient et de l'Afrique : que rien ne te soit inconnu » (1997, 93).

D'autre part, Gargantua insiste sur la connaissance de la médecine et montre par là au lecteur que Rabelais n'était pas seulement un écrivain et traducteur. Ainsi, Pantagruel doit relire soigneusement « ...les livres des médecins : grec, arabes, latins, sans mépriser les talmudistes<sup>12</sup> et cabalistes<sup>13</sup> ; et, par de fréquentes dissections, acquérir la parfaite connaissance de ce second monde qu'est l'homme » (1997, 93).

Michel de Montaigne aborde, lui-aussi, le sujet de l'éducation et considère cette science comme très importante : « ...à la vérité, je n'y entends sinon cela, que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble être en cet endroit où il se traite de la nourriture et institution des enfants » (Montaigne, M. De. 2011, 139). Son élève doit connaître, comme celui de Rabelais, les langues étrangères, devrait disposer d'un jugement sain et d'une langue parfaitement acquise : « Que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler, et n'aient que la raison pour guide » (2011, 147). Dans son premier essai intitulé *De l'institution des enfants*, Montaigne se propose de donner quelques conseils éducatifs visant « ...la formation morale d'un jeune aristocrate » (2011, 135). Cet essai représente entre autre une vive critique de l'éducation héritée du Moyen-Âge qui favorisait le savoir théorique et répétitif.

D'autre part, selon Montaigne, l'institution d'un enfant devrait commencer par l'acquisition des principes de bonne conduite, de la morale et surtout par la connaissance de soi. Montaigne n'en doute point, car il lui semble « ...que les premiers discours de

---

<sup>11</sup> Marcus Fabius Quintilianus (42 – 120) : célèbre rhéteur latin.

<sup>12</sup> Talmudiste : spécialiste dans l'étude du Talmud (recueil des enseignements des grands rabbins).

<sup>13</sup> Cabaliste : spécialiste dans la cabale, courant idéologique du judaïsme.

quoi on lui [à l'élève] doit abreuver l'entendement, ce doivent être ceux qui règlent ses mœurs et son sens, qui lui apprendront à se connaître, et à savoir bien mourir et bien vivre » (2011, 152). Il est donc intéressant de voir que Montaigne débute l'apprentissage par des bases nécessaires à l'épanouissement complet de l'individu.

De plus, instruire un enfant doit se réaliser naturellement : « ...Laissez-les former à la fortune sous des lois populaires et naturelles » (2011, 270), ne pas tout recevoir et apprendre à affronter certains obstacles : « Endurcissez-le à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hasards qu'il lui faut mépriser ; ôtez-lui toute mollesse et délicatesse au vetir et coucher, au manger et au boire ; accoutumez-le à tout » (2011, 160). Montaigne propose donc une forme d'éducation qui sera développée plus tard chez Rousseau, et que celui-ci qualifiera de « négative » : « La première éducation doit donc être purement négative. Elle consiste, non point à enseigner la vertu ni la vérité, mais à garantir le cœur du vice et l'esprit de l'erreur [...] Bientôt il deviendrait entre vos mains le plus sage des hommes ; et en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation » (1966, 113).

L'éducation représente en effet un thème essentiel dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau. Son *Emile ou de l'éducation*, publié en 1762, est un véritable traité d'éducation dans lequel l'auteur propose un modèle d'éducation complète. Selon lui, l'éducation commence dès l'enfance : « Je le répète, l'éducation de l'homme commence à sa naissance ; avant de parler, avant que d'entendre, il s'instruit déjà » (1966, 70). Rabelais partageait d'ailleurs cette opinion : « ...Mon fils, je t'admoneste d'employer ta jeunesse à bien profiter dans tes études » (1997, 91).

De plus, Rousseau ajoute un autre aspect à l'éducation : selon lui, elle doit être naturelle, conforme aux règles de la nature. Il présente donc une éducation plus expérimentale que celle des Humanistes. « L'expérience prévient les leçons » (1966, 70). En effet, contrairement à Rabelais, Rousseau ne prône pas l'enseignement du latin ou du catéchisme ni des règles apprises par cœur. Selon son principe d'éducation négative, l'enfant apprend tout cela progressivement, grâce à l'expérience : « Mettez les questions à sa portée, et laissez-les lui résoudre. Qu'il ne sache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même » (1966, 215). Dans le livre III de *l'Emile*, un exemple est révélateur : après une leçon d'astronomie, Emile demande à son précepteur Jean-Jacques : « A quoi sert cela » ? Pour le lui faire prendre conscience, le

précepteur lui propose, le lendemain, une promenade dans la forêt de Montmorency<sup>14</sup> et les deux hommes se perdent dans la forêt. Alors, le précepteur, de façon ludique et très pédagogique, parvient à faire réfléchir son élève sur la position dans laquelle ils se trouvent, sur les points cardinaux, et donc sur l'astronomie. Finalement, Emile trouve comment sortir de la forêt et conclut : « L'astronomie est bonne à quelque chose ». Ainsi, il s'est rendu compte lui-même de l'utilité de cette science. C'est précisément ce qui est important pour Jean-Jacques Rousseau : « Prenez garde que, s'il ne dit pas cette dernière phrase, il la pensera ; peu importe, pourvu que ce ne soit pas moi qui la dise. Or, soyez sur qu'il n'oubliera de sa vie, la leçon de cette journée, au lieu que, si je n'avais fait que lui supposer tout cela dans sa chambre, mon discours eut été oublié dès le lendemain » (1966, 235).

Ainsi, comme le résume bien Gérard Allard dans son article : « La négativité, c'est donc aussi savoir attendre que le fruit soit mûr avant de le cueillir » (Allard, G. 1988, 2).

### ***1.1.2 « Une tête bien faite »***

Si Rabelais prône le savoir encyclopédique, Montaigne préfère, pour une bonne éducation « ...un conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine » (2011, 141). Le but étant de former un homme meilleur et plus sage alors qu'un homme trop savant peut devenir pédant : « Oh les lourdes testes ! Nous nous enquérons volontiers : Sait-il du grec ou du latin ? Ecrit-il en vers ou en prose ? mais s'il est devenu meilleur ou plus avisé, c'était le principal, et c'est ce qui demeure derrière. Il fallait s'enquérir qui est mieux savant, non qui est plus savant » (2011, 128). Rousseau donne aussi beaucoup d'exemples dans *l'Emile*, insistant sur le fait que l'important n'est pas le savoir, mais le savoir-faire. Selon lui, « ...la lecture est le fléau de l'enfance, et presque la seule occupation qu'on lui sait donner » (1966, 145) ; « Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas » (1966, 238). Il est contre l'apprentissage par coeur et la mémorisation. Dans le livre second, il s'attaque à la fameuse fable de La Fontaine *Le corbeau et le Renard*, la décomposant vers par vers et la commentant ironiquement, critiquant ainsi la difficulté du texte et surtout de la morale pour un enfant : « ...Les fables peuvent instruire les hommes ; mais il faut dire la vérité nue aux enfants : sitôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne se donnent plus la

---

<sup>14</sup> Forêt de Montmorency : Forêt située dans le Val d'Oise, en région parisienne.

peine de le lever [...] On fait apprendre les fables de La Fontaine à tous les enfants, et il n'y en a pas un seul qui les entende » (1966, 140). Montaigne partage d'ailleurs cet opinion : « Savoir par coeur n'est pas savoir : c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire [...] Fâcheuse suffisance qu'une suffisance pure livresque! Je m'attends qu'elle serve d'ornement, non de fondement » (2011, 144).

De plus, Montaigne et Rousseau critiquent l'inutilité des connaissances livresques concernant l'histoire et la géographie. Selon eux, il est plutôt essentiel de comprendre ces domaines. Dans son premier essai, *De l'institution des enfants*, Montaigne écrit : « Qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruine de Carthage que les moeurs d'Hannibal et de Scipion<sup>15</sup>, ni tant où mourut Marcellus<sup>16</sup>, que pourquoi il fût indigne de son devoir qu'il mourut là. Qu'il ne lui apprenne pas tant les histoires, qu'à en juger » (2011,149). Dans *l'Emile*, Rousseau évoque ironiquement l'incapacité des enfants dans la vie de tous les jours malgré leurs grandes connaissances en géographie : « En pensant lui apprendre la description de la terre, on ne lui apprend qu'à connaître des cartes ; on lui apprend des noms de villes, de pays, de rivières, qu'il ne conçoit pas exister ailleurs que sur le papier où on les lui montre [...] Je pose en fait qu'après deux ans de sphère et de cosmographie, il n'y a pas un seul enfant de dix ans, qui, sur les règles qu'on lui a données, sut se conduire de Paris à Saint Denis » (1966, 135). Montaigne évoque également l'importance de l'apprentissage ludique chez l'enfant, qui retiendra plus et mieux ce qui est amusant et intéressant pour lui : « Qu'on lui mette en fantaisie une honnête curiosité de s'enquérir de toute chose ; tout ce qu'il y aura de singulier autour de lui, il le verra : un bâtiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de César ou de Charlemagne » (2011, 148).

La médecine est également un domaine critiqué par Montaigne et Rousseau. Pour Rousseau, il s'agit d'une matière vaniteuse et peu utile : « Cet art mensonger, plus fait pour les mots de l'esprit que pour ceux du corps, n'est pas plus utile aux uns qu'aux autres. Il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi » (1966, 59). Montaigne, lui, vise l'aspect encyclopédique du savoir des médecins : « Ils connaissent bien Galien<sup>17</sup>, mais nullement le malade [...] Ils savent la théorique de toute chose, cherchez qu'ils la mettent en pratique » (2011, 130).

---

<sup>15</sup> Hannibal et Scipion : Grands chefs d'armée qui se sont affrontés pendant la deuxième guerre punique (218-202av. JC.)

<sup>16</sup> Marcellus : Général romain, adversaire d'Hannibal

<sup>17</sup> Gallien : Médecin grec (131-201)

D'autre part, selon Montaigne et Rousseau, connaître le latin ou le grec n'est pas un signe d'érudition, contrairement à ce que pense Rabelais. L'homme idéal doit rester simple et modeste : « Je voudrais premièrement bien savoir ma langue, et celle de mes voisins » (2011, 169). Un homme trop savant a aussi tendance à parler de façon vaniteuse. Or, ceci est contre la conception de l'homme idéal chez Rousseau ou Montaigne. Pour Montaigne : « Le parler que j'aime, c'est un parler simple et naïf » (2011, 168), c'est-à-dire un langage non pédant et sans éloquence, mais parfaitement clair. Selon Rousseau, les fautes de langage ne sont pas graves, le but est que l'enfant s'en rende compte et qu'il les corrige lui-même. Gérald Allard reprend cette idée dans son article sur l'Éducation chez Rousseau : « S'il fait des fautes de langue, que celles-ci l'empêchent d'avoir ce qu'il veut ; il se corrigera, non parce que vous l'exigez, non parce que vous lui imposez des règles de l'extérieur, mais parce qu'il veut quelque chose et que la correction est pour lui la seule façon de l'avoir » (Allard, G. 1988, 2 ). Rousseau prône donc l'expérience et l'indépendance dans le processus éducatif.

Montaigne reprend cette idée dans ses *Essais* en considérant la philosophie comme une science primordiale, une science empirique, permettant à l'enfant de se former, d'acquérir de l'expérience et de devenir meilleur et plus sage : « La philosophie, formatrice des jugements et des moeurs a ce privilège de se mêler partout » (2011, 159).

Ceci montre bien qu'avoir une « tête bien faite » passe par une bonne éducation, mais aussi par l'expérience, et par la connaissance de soi et non par un savoir encyclopédique. Un enfant idéalement éduqué, comme le représente Emile dans l'oeuvre de Rousseau, se comporte de la façon suivante:

« ...Il ne dit jamais un mot inutile, et ne s'épuise pas sur un babil qu'il sait qu'on n'écoute point. Ses idées sont bornées, mais nettes ; s'il ne sait rien par cœur, il sait beaucoup par expérience ; s'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature ; son esprit n'est pas dans sa langue, mais dans sa tête ; il a moins de mémoire que de jugement ; il ne sait parler qu'un langage, mais il entend ce qu'il dit ; et s'il ne dit pas si bien que les autres disent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font » (1966, 205).

Selon Montaigne, un homme ayant une « tête bien faite » est un honnête homme, c'est-à-dire un homme modeste, maître de soi, raisonnable, conscient de ses limites et acceptant l'erreur, curieux de tout, instruit mais non pédant et cherchant l'équilibre de l'âme et du corps, c'est-à-dire l'homme idéal, tel qu'il est perçu par les Humanistes. La

lecture des Essais doit précisément permettre au lecteur, selon le principe déjà évoqué par Socrate « connais-toi toi-même », de bien se connaître pour mieux conduire sa vie : « Chacun regarde devant soi ; moi, je regarde dedans moi : je n'ai affaire qu'à moi, je me considère sans cesse, je me contrôle, je me goûte » (2011,92).

### ***1.1.3 L'éducateur***

Il est intéressant de remarquer que, chez Montaigne, comme chez Rousseau, ni la femme ni les parents ne trouvent leur place dans l'éducation, c'est l'éducateur qui est préféré : « Ne prenez jamais et donnez encore moins à vos femmes la charge de leur nourriture » (2011, 145). Quant aux parents, ils pourraient être trop indulgents envers leurs enfants et moins objectifs, comme le souligne Montaigne:

« Aussi bien est-ce une opinion reçue d'un chacun que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents. Cet amour naturel les attendrit trop et les relâche, voire même les plus sages. Ils ne sont capables ni de chatier ses fautes, ni de le voir nourri grossièrement, comme il faut, et hasardeusement. Ils ne le sauraient souffrir revenir suant et poudreux de son exercice, boire chaud, boire froid, ni le voir sur un cheval rebours, ni contre un rude tireur, le fleuret au poing, ni la première arquebuse » (2011, 144).

Rousseau évoque aussi les dérives d'une éducation familiale trop affective : « Cet attachement [des pères et des mères] peut avoir son excès, son défaut, ses abus [...] en lui donnant plus de besoins qu'il n'en a, ils ne soulagent pas sa faiblesse, ils l'augmentent » (1966, 99).

Pour Montaigne, l'assurance d'une bonne éducation est conditionnée par le bon choix de l'éducateur, qu'il nomme plus précisément « conducteur ». L'objectif de ce dernier est donc de le conduire dans le droit chemin afin qu'il devienne un homme sage et honnête. Il doit apprendre à son enfant comment profiter efficacement de l'étude et surtout comment mettre en pratique les connaissances, de sorte « qu'il ne lui demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance, et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le témoignage de sa mémoire, mais de sa vie » (2011, 142). L'expérience joue donc un rôle majeur puisqu'il ne suffit pas de retenir des informations, il est nécessaire de savoir les appliquer. Le milieu d'enseignement doit être occupé par un maître calme et pacifique, car Montaigne ne veut pas emprisonner l'élève ni que l'on « ...l'abandonne à l'humeur mélancolique d'un furieux maître d'école » (2011, 158). Ensuite, l'éducateur doit utiliser des moyens tels qu'ils n'effraient pas les enfants et ne les rebutent vis-à-vis de l'apprentissage : « Ôtez-moi la

violence et la force : il n'est rien à mon avis qui abatardisse et étourdisse si fort une nature bien née » (2011, 160). Tout recours à des instruments de violence est critiqué. Jamais un éducateur ne peut utiliser « des tronçons d'oisier » pour dresser ses élèves : « Quelle manière pour éveiller l'appétit envers leur leçon, à ces tendres âmes et craintives, de les y guider d'une trogne effroyable, les mains armées de fouets ? Inique et pernicieuse forme » (2011, 161). L'éducateur doit également savoir communiquer avec son élève, introduire une interaction avec lui, pour lui permettre de s'exprimer et de progresser : « Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour » (2011, 141).

Rousseau souhaite un éducateur jeune, complice avec son élève et ayant les mêmes centres d'intérêts : « Le gouverneur d'un enfant doit être jeune, et même aussi jeune que peut l'être un homme sage. Je voudrais qu'il fût lui-même enfant, s'il était possible, qu'il put devenir le compagnon de son élève, et s'attirer sa confiance en partageant ses amusements [...] Avec plus d'expérience on saurait mieux faire, mais on ne le pourrait plus » (1966, 97).

Dans le chapitre XIV de *Gargantua*, alors qu'il est question d'éduquer le fils de Grandgousier, Rabelais critique certains éducateurs, à savoir les maîtres du Moyen-Âge, les théologiens, à leur époque très influents dans l'éducation, et qui ont recours à des méthodes anciennes :

« De fait, on lui recommanda un grand docteur sophiste, nommé Maître Thubal Holoferne, qui lui apprit si bien son abécédaire qu'il le récitait par cœur, à l'envers [...], Après, il eut un autre vieux tousseux, nommé Maître Jobelin Bridé [...], et quelques autres de même farine. A la lecture des susdits ouvrages, il devint tellement sage que jamais plus nous n'en avons enfourné de pareils » (1996, 145).

#### ***1.1.4 L'éducation des filles***

Si Rabelais approuve l'éducation des filles – « même les femmes et filles ont aspiré à cette louange et à cette manne céleste de la bonne science » (1997, 91) - , il semble important de souligner que selon Rousseau, les filles doivent être éduquées différemment des garçons.

Dans son ouvrage, il consacre un chapitre entier à l'éducation de Sophie, ce qui montre que tout ce qui s'applique à Emile dans les autres chapitres, ne s'applique qu'aux garçons. Les filles, en effet, sont éduquées en vue d'être mères ou épouses, elle ne sont pas éduquées par la nature, par les choses et par l'homme, mais pour l'homme, elles doivent donc lui plaire, être coquettes, bien habillées et agréables à vivre : « La

femme est faite spécialement pour plaire à l'homme » (1966, 466). Ainsi Rousseau favorise les jeux de poupée, la cuisine et la couture au profit de la lecture et de l'écriture : « Après tout, où est la nécessité qu'une fille sache lire et écrire de si bonne heure ? » (1966, 480). Il ne voit pas l'intérêt pour une fille, d'être intelligente et cultivée : « Sophie a l'esprit agréable sans être brillant, et solide sans être profond » (1966, 519). La femme doit s'entraîner physiquement, mais pas pour devenir forte : « Les filles de Sparte s'exerçaient comme les garçons, aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfants capables d'en soutenir les fatigues » (1966, 477) ; « Les femmes ne sont pas faites pour courir ; quand elles fuient, c'est pour être atteintes » (1966, 573). Le développement physique est donc, selon Rousseau, nécessaire chez les deux sexes, mais pas pour les mêmes raisons : « Il faut assez de forces aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace ; il faut assez d'adresse aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité » (1966, 476). Si l'homme doit être fort et actif, la femme doit donc être faible et passive. D'ailleurs Rousseau évoque la paresse fréquente chez les filles : « L'oisiveté et l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles » (1966, 481). D'un autre côté, elles ne sont pas autorisées non plus à avoir des passions : « Empêchez que les filles ne s'ennuient dans leurs occupations et ne se passionnent dans leurs amusements » (1966, 481).

Ainsi, contrairement à l'éducation naturelle et instructive d'Emile, celle de Sophie ressemble plus à l'apprentissage de la discipline.

## **I.2 L'éducation corporelle**

L'éducation corporelle tient une place importante dans le savoir humaniste et souvent, elle reste indissociable de l'éducation intellectuelle. Chez Montaigne, comme chez tous les Humanistes, le corps est aussi important que l'esprit dans le développement de l'homme et son éducation passe à la fois par une bonne hygiène de vie et par des exercices physiques réguliers. Il semblerait que François Rabelais ait développé cette idée de façon symbolique, puisque dans *Pantagruel* et *Gargantua*, les corps sont « grands » au sens propre, même géants. L'intérêt de Rabelais pour le corps se révèle donc incontestable et permet de propager les tendances de l'Humanisme, c'est-à-dire la grandeur de l'homme. En effet, par leur taille géante, les personnages de Rabelais représentent la croyance démesurée des Humanistes en l'homme idéal. D'autre part l'éducation prodiguée à Gargantua est une éducation nouvelle, qui mêle théorie et

pratique et qui ne néglige ni le corps ni l'esprit, bref, l'éducation idéale pour les Humanistes. Enfin, l'appétit énorme des géants représente leur aspiration au savoir des Humanistes, leur recherche de la vérité.

### ***1.2.1 Le corps***

Dans *Gargantua et Pantagruel*, le champ lexical du corps humain est très présent. Si certains termes sont seulement morphologiques et banals « tête, bras, membres, jambe, pied, nez, dents, estomacs, omoplates, coeur, hanche, cheveux, muscles, cerveau, rein, coeur », d'autres sont beaucoup plus précis. N'oublions pas que Rabelais était aussi médecin et donc spécialiste de l'anatomie. Comme le montre Dr. Pierre Astruc dans son article *Rabelais botaniste, anatomiste et physiologiste*, « après l'anatomie morphologique, l'anatomie chirurgicale ou topographique. Il en joue en virtuose, spéculant parfois sur l'ignorance ou la surprise du lecteur » (Astruc, P. 1953, 255). Les termes employés lors de l'accouchement de Gargamelle, la mère de Gargantua (chapitre 6), lors du combat de Pantagruel contre le Loup-Garou (chapitre 19) ou encore lors du combat de Frère Jean pour protéger l'abbaye de Seuillé (chapitre 27) sont en effet très précis et touchent même à l'anatomie interne : « placenta, diaphragme, vessie, urine, rate, orifice, veine cave, rognons, cerveau, thorax, mandibules, suture lambdoïdale, épine dorsale, médiastin, cage thoracique, nombril, tripes, boyau, cervelle, jointure coronale (suture fronto-pariétale), l'artère crotaphique, le colon, tiers lobe du foie, spondyles, rotule ».

D'autre part, le corps est souvent associé à ses fonctions basses et matérielles, comme la nourriture ou la boisson. Le nom même de certains personnages renvoie à cela : « Grandgousier » : « grand gosier », « Pantagruel » : « *Panta* en grec signifie « tout », et *gruel*, en langue mauresque, signifie « assoiffé » (1997, 47), « Gargamelle » a pour racine le mot provençal « garg » qui signifie « le gosier », tout comme « Gargantua », « que grand tu as ! (comprenez le gosier) » (1996, 93).

Boire et manger constituent les principales occupations des personnages de Rabelais : « Toute leur vie était régie non par des lois, des statuts ou des règles, mais selon leur volonté et leur libre arbitre. Ils sortaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur en venait » (1996, 375). Dans le récit, les banquets sont nombreux et interviennent souvent à des moments clés : le banquet pour la naissance de Gargantua, celui qui fête son retour, celui qui marque la

fin de la guerre. Les géants mangent parfois jusqu'à s'en rendre malades et boivent jusqu'à l'ivresse : « Ils burent si bien qu'ils s'endormirent comme des cochons sans que le camp soit organisé » (1997, 255). Petit, Gargantua buvait déjà beaucoup : « ...On lui apporta, pour l'allaiter, dix-sept mille neuf cent vaches » (1996, 93). Les géants ont un appétit démesuré et leurs repas sont appelés « goinfreries » : « Car à cette heure, j'ai grand besoin de manger, dents aiguës, ventre vide, gorge sèche, tout réclame [...] Il mangea très bien ce soir-là, et s'en alla coucher avec les poules et dormit jusqu'à l'heure du dîner le lendemain » (1997, 105). Enfin, dans le chapitre 4 de Gargantua, Grandgousier et Gargamelle, les parents de Gargantua, mangent quantité de tripes pour fêter la prochaine naissance : « En dépit de ces remontrances, elle en mangea seize muids, deux baquets et six pots<sup>18</sup>. Oh la belle matière fécale qui devait boursoufler en elle ! » (1996,75).

L'excès de boisson et de nourriture doit ensuite être évacué. Il s'agit d'un autre domaine dans lequel Rabelais n'a aucun tabou et n'épargne aucun détail. Les personnages urinent et évacuent abondamment : « Petit, Gargantua pissait sur ses chaussures, chiait dans sa chemise, se mouchait sur ses manches, morvait dedans sa soupe » (1996, 121) ; « Alors, en souriant, il détacha sa belle braguette et, tirant en l'air sa mentule, il les compissa si roidement qu'il en noya deux cent soixante mille quatre cent dix-huit, sans compter les femmes et les petits enfants » (1996, 155) ; « Notez-le que de manger au déjeuner des raisins avec de la fouace fraîche [...] pour ceux qui sont constipés, car ils les font aller longs comme une pique et, souvent, ils se conchient : on les appelle, pour cette raison, les *penseurs de vendanges* » (1996, 213) ; « Il pétait comme un cheval et les femmes riaient : comment, vous pétez, Panurge ? – Non, point, répondait-il, madame, je m'accorde au contrepoint de la musique que vous sonnez avec votre nez » (1997, 169). Ce comique obscène, rattaché aux moeurs des géants peut parfois surprendre, voire choquer le lecteur par sa vulgarité. Rabelais n'hésite pas à utiliser fréquemment des termes comme : « Suppositoire, constipé, cagner, cul, haleine puante, ingurgiter, évacuer, copuler, excréments, pet etc ».

Les références sexuelles sont également très nombreuses. Panurge se montre par exemple très inventif dans ses références sexuelles. Il évoque longuement la solidité des organes féminins et les propose comme matériaux de construction des murailles de Paris : « Je vois que les petits bijoux des femmes de ce pays sont à meilleur marché que

---

<sup>18</sup> Muids, baquets, pots : unités de mesure anciennes

les pierres. Il faudrait bâtir les murailles avec eux, en les arrangeant en bonne symétrie architecturale » (1997, 151). Carpalin, compagnon de Pantagruel, se montre vulgaire dans ses propos, lors d'une conversation avec son ami pendant la guerre : « Au diable de Biterne ! Par Dieu j'en embourrerai quelqu'une ! Et moi, dit Eusthenes, quoi ! Moi, qui depuis que nous avons bougé de Rouen n'ai pas mis mon aiguille bien droite à moins que dix ou onze heure, même que je l'ai dure et forte comme son diable ! » (1997, 241). Dans le chapitre 3 de *Gargantua*, Rabelais décrit la relation sexuelle entre Grandgousier avec Gargamelle : « Tous les deux, ils faisaient souvent ensemble la bête à deux dos et se frottaient joyeusement leur lard, si bien qu'il l'engrossa d'un beau fils » (1996, 69). Un peu plus tard, Gargamelle, lassée par sa grossesse, lance à son mari : « Plut à Dieu que vous l'eussiez coupé ! ». Dans le chapitre 6 de *Pantagruel*, un écolier de Pantagruel décrit les activités sexuelles des étudiants dans les maisons de prostitution : « En certains soirs, nous visitons les maisons de plaisir de Champ-Gaillard, Mâcon, Cul-de-sac, Bourbon, Huleu, et en extase d'amour, démontrons nos vertus viriles aux profondeurs plus intimes de ces petites prostituées très aimables » (1997, 73).

Les allusions sexuelles et celles liées au bassesses du corps sont donc souvent décrites par des termes crus, tout comme ce passage évoquant le combat du moine Frère Jean contre les ennemis voulant piller son abbaye, où on peut véritablement voir le dépeçage du corps humain : « il écrabouillait la cervelle », « il brisait bras et jambes », « il disloquait les vertèbres du cou », « il fracassait les reins », « leur fendait les mandibules », « leur enfonçait les dents au fond de la gueule », « leur défonçait les omoplates », « leur déboitait la hanche », « il lui écrabouillait l'épine dorsale », « lui faisait exploser la tête en mille morceaux », « il l'empaillait avec son bâton », « il transperçait les couillons et le boyau du cul ». Les verbes utilisés sont en effet très expressifs et brutaux, tellement exagérés que cela peut provoquer le rire.

Chez Montaigne, le corps est moins évoqué, mais il n'en reste pas moins important dans la conception de l'homme : « Le corps a une grande part à notre être, il y tient un grand rang ; ainsi sa structure et composition sont de bien justes considérations » (2011, 71). Pourtant, Montaigne a une vision assez négative de son propre corps et se sous-estime beaucoup : « Je suis d'une taille un peu au-dessous de la moyenne. Ce défaut n'a pas seulement de la laideur, mais encore de l'incommodité [...] J'ai eu demeurant la taille forte et ramassée ; le visage, non pas gras, mais plein [...]

aussi ai-je les jambes et la poitrine hérissés de poils » (2011, 72-73). Selon lui, en effet, un corps beau est un corps grand pour un homme, parce qu'il est symbole de force et de puissance. « Les autres beautés sont pour les femmes ; la beauté de la taille est la seule beauté des hommes » (2011, 73). Chez les femmes, il existe plusieurs caractéristiques de la beauté :

« Où est la petitesse, ni la largeur et rondeur du front, ni la blancheur et douceur des yeux, ni la médiocre forme du nez, ni la petitesse de l'oreille et de la bouche, ni l'ordre et blancheur des dents, ni l'épaisseur bien unie d'une barbe brune à écorce de châtaigne, ni le poil relevé, ni la juste rondeur de tête, ni la fraîcheur du teint, ni l'air du visage agréable, ni un corps sans senteur, ni la proportion légitime des membres peuvent faire un bel homme » (2011, 73).

Contrairement à Rabelais, Montaigne et Rousseau évoquent plutôt le corps dans son entretien et son mouvement. Pour eux, le corps doit être sollicité autant que l'âme pour que l'homme ait une bonne hygiène de vie : « Ce n'est pas assez de lui roidir l'âme, il lui faut aussi roidir les muscles » (2011, 145).

### ***1.2.2 L'hygiène de vie***

L'hygiène de vie représente un aspect important de l'éducation de l'honnête homme. Celui-ci doit vivre de façon exemplaire, c'est-à-dire manger de façon équilibrée et modérée, boire raisonnablement, dormir suffisamment et respecter les bases de l'hygiène. Montaigne décrit son propre mode de vie, quant à Rousseau, il explique comment le précepteur devrait éduquer l'enfant dans ce domaine. Dans les deux cas, il est intéressant de remarquer que leurs idéaux sont comparables à ceux d'aujourd'hui.

Si la nourriture est un thème récurrent chez Rabelais, elle n'est pourtant pas synonyme de bonne hygiène de vie. En revanche, l'auteur des *Essais* partage l'avis des diététiciens d'aujourd'hui, à savoir que, selon lui, il faut manger en petites quantités et régulièrement : « Je me contente aisément de peu de mets » (2011, 269) ; « Je crois qu'il est plus sain de manger plus bellement et moins, et de manger plus souvent » (2011, 274). Pour cela, il est préférable de ne pas passer des heures à table : « Les longues tables me fâchent et me nuisent : car, soit pour m'y être accoutumé enfant, à faute de meilleure contenance, je mange autant que j'y suis » (2011, 271). Rousseau consacre une place importante à l'alimentation des enfants dans le livre second de l'*Emile*. Il prône une alimentation saine, sans matière grasse : « Réformez les règles de votre

cuisine, n'ayez ni roux, ni friture ; que le beurre ni le sel, ni le laitage ne passent point sur le feu ; que vos légumes, cuits à l'eau, ne soient assaisonnés qu'arrivant tout chauds sur la table » (1966, 65). Il est important que les enfants mangent des aliments naturels, et de façon simple : « Conservons à l'enfant son goût primitif le plus qu'il est possible ; que sa nourriture soit commune et simple, que son palais ne se familiarise qu'à des saveurs peu relevées, et ne se forment point un goût exclusif » (1966, 194). Les aliments doivent être les plus variés possible, pour habituer les enfants à différents goûts : « Des fruits, du laitage, quelques pièces de four un peu plus délicates que le pain ordinaire, surtout l'art de dispenser sobrement tout cela » (1966, 196). En revanche, il concède qu'après le sport, les enfants ont faim et il faut les nourrir plus : « Un enfant qui vient de s'ébattre, et dont le corps croit, a besoin d'une nourriture abondante qui lui fasse beaucoup de chyle » (1966, 195). Rousseau se pose parfois en véritable nutritionniste voire médecin lorsqu'il évoque l'alimentation des enfants :

« Il a été reconnu que la bouillie n'est pas une nourriture fort saine. Le lait cuit et la farine crue font beaucoup de sabure, et conviennent mal à notre estomac. Dans la bouillie, la farine est moins cuite que dans le pain, de plus elle n'a pas fermenté ; [...] Si l'on veut absolument faire de la bouillie, il convient de griller un peu la farine auparavant. [...] Il importe que les enfants s'accoutument d'abord à mâcher ; c'est vrai moyen de faciliter l'éruption des dents ; et quand ils commencent d'avalier, les sucs salivaires mêlés avec les aliments en facilitent la digestion » (1966, 81).

D'autre part, le philosophe prévient les éducateurs des risques entraînés par leur éventuel laxisme concernant l'alimentation :

« Pourvu que vous ne les accoutumiez qu'à des mets communs et simples, laissez les manger, courir et jouer tant qu'il leur plaît ; puis soyez sûrs qu'ils ne mangeront jamais trop et n'auront point d'indigestions ; mais si vous les affamez la moitié du temps, et qu'ils trouvent le moyen d'échapper à votre vigilance, ils se dédommageront de toutes leurs forces, ils mangeront jusqu'à regorger, jusqu'à crever » (1966, 199).

Concernant la boisson, Montaigne, avoue boire peu de vin et dans des petits verres, et n'autorise pas l'alcool chez les enfants : « J'estime plus décent et plus sain que les enfants l'en usent qu'après seize ou dix-huit ans » (2011, 275). Rousseau, lui, ne mentionne pas l'alcool mais donne des conseils étonnants par leur précision à l'éducateur dans sa façon de donner à boire à l'enfant. Comme un scientifique, il différencie les types d'eau et la façon de boire selon les saisons :

« Toutes les fois qu'Emile aura soif, je veux qu'on lui donne à boire ; je veux qu'on lui donne de l'eau pure [...] Le seul soin que je recommande est de distinguer la qualité des eaux. Si c'est de l'eau de rivière, donnez-la lui sur le champ telle qu'elle sort de la rivière ; si c'est de l'eau de source, il la faut laisser quelque temps à l'air avant qu'il la boive. Dans les saisons chaudes, les rivières sont chaudes ; il n'en est pas de même des sources, qui n'ont pas reçu le contact de l'air ; il faut attendre qu'elles soient à la

température de l'atmosphère. L'hiver, au contraire, l'eau de source est à cet égard moins dangereuse que l'eau de rivière » (1966, 162).

Montaigne lie l'hygiène alimentaire à l'hygiène dentaire et au sommeil. Après manger, il n'oublie pas de se brosser les dents trois fois par jour, comme il est recommandé de le faire aujourd'hui : « J'ai appris, dès l'enfance, à les frotter de ma serviette, et le matin, et à l'entrée et issue de la table » (2011, 272). Ensuite, comme nombre d'entre nous, l'auteur a besoin d'une sieste digestive : « Au rebours, j'aime à me reposer longtemps après et en ouïr compter, pourvu que je ne m'y mêle point, car je me lasse et me blesse de parler l'estomac plein » (2011, 271).

La nuit, Montaigne préconise huit heures de sommeil, comme les médecins d'aujourd'hui : « Le dormir a occupé une grande partie de ma vie, et le continue encore en cet âge huit ou neuf heures d'une haleine » (2011, 265). Rousseau partage cette opinion tout en précisant l'importance de dormir la nuit et non de faire des siestes : « Il faut un long sommeil aux enfants parce qu'ils font un extrême exercice [...] Le temps du repos est celui de la nuit, il est marqué par la nature. C'est une observation constante que le sommeil est plus tranquille et plus doux » (1966, 163).

D'autre part il use d'ingéniosité pour éviter que son élève ne dorme ni trop ni pas assez :

« S'il ne dort pas assez, je lui laisse entrevoir pour le lendemain une matinée ennuyeuse, et lui-même regardera comme autant de gagné tout ce qu'il en pourra laisser au sommeil ; s'il dort trop, je lui montre à son réveil un amusement de son goût. Veux-tu qu'il s'éveille à point nommé, je lui dis : Demain, à six heures, on part pour la pêche, on se va promener à tel endroit ; voulez-vous en être ? Il consent, il me prie de l'éveiller : je promets, ou je ne promets points, selon le besoin ; s'il s'éveille trop tard, il me trouve parti. Il y aura du malheur si bientôt il n'apprend à s'éveiller de lui-même » (1966, 164).

Rousseau use même de son éducation négative lorsqu'il parle du sommeil, et plus précisément du lit : « Il importe de s'accoutumer d'abord à être mal couché ; c'est le moyen de ne plus trouver de mauvais lit [...] Les gens élevés trop délicatement ne trouvent plus le sommeil que sur le duvet ; les gens accoutumés à dormir sur des planches le trouvent partout » (1966, 163). Cet exemple est amusant pour le lecteur, mais nous ne pouvons que partager cet avis.

Pour un bon développement corporel et psychologique de l'enfant, Rousseau n'oublie pas d'évoquer l'importance de l'habillement et de la coiffure : « Les membres d'un corps qui croît doivent être tous au large dans leurs vêtements ; rien ne doit gêner leur mouvement ni leur accroissement, rien de trop juste, rien qui colle au corps ; point

de ligatures » (1966, 159) ; « Peu ou point de coiffure en toute saison [...] Comme donc il importe que les os de la tête deviennent plus durs, plus compacts, moins fragiles et moins poreux, pour mieux armer le cerveau, non seulement contre les blessures, mais contre les rhumes » (1966, 160).

D'autre part, l'auteur conseille les vêtements à porter selon la température et les saisons, il porte une analyse assez détaillée, tel un biologiste :

« En général, on habille trop les enfants, et surtout durant le premier âge. Il faudrait plutôt les endurcir au froid qu'au chaud : le grand froid ne les incommoder jamais, quand on les y laisse exposés de bonne heure ; mais le tissu de leur peau, trop tendre et trop lâche encore, laissant un trop libre passage à la transpiration, les livre par l'extrême chaleur, à un épuisement inévitable [...] D'ailleurs, il paraît constant, par la comparaison des peuples du Nord et de ceux du Midi, qu'on se rend plus robuste en supportant l'excès du froid que l'excès de la chaleur. Mais, à mesure que l'enfant grandit et que ses fibres se fortifient, accoutumez-le peu à peu à braver les rayons du soleil ; en allant par degrés, vous l'endurcirez sans danger aux ardeurs de la zone torride ».

Cette « théorie » rappelle la théorie des climats de Montesquieu, dans son œuvre *De l'Esprit des Lois*, qui constatait que l'air froid augmente la force alors que l'air chaud la diminue. « L'air froid resserre les extrémités des fibres extérieures de notre corps, cela augmente leur ressort et favorise le retour du sang des extrémités vers le cœur [...] L'air chaud, au contraire, relâche les extrémités des fibres et les allonge ; il diminue donc leur force et leur ressort. On a donc plus de vigueur dans les climats froids ». Ainsi, les peuples des pays chauds sont plus courageux et confiants alors que ceux des pays froids sont faibles et criantifs : « Les peuples des pays chauds sont timides comme les vieillards le sont ; ceux des pays froids sont courageux comme le sont les jeunes-gens » (Livre XIV)<sup>19</sup>.

Selon Rousseau, pour bien apprendre, il est donc nécessaire que la température du milieu soit tempérée, ni trop chaude, ni trop froide. « Les Nègres ni les Lapons n'ont pas le sens des Européens. Si je veux donc que mon élève puisse être habitant de la Terre, je le prendrai dans une zone tempérée ; en France, par exemple » (1966, 56).

Enfin, Rabelais, dans *Gargantua*, propose une nouvelle méthode pour une hygiène de vie idéale, dans laquelle Gargantua, éduqué par Ponocrates, grand précepteur, ne perd « aucune heure de la journée ». Ponocrates fixe les règles d'une bonne hygiène : réveil à quatre heures du matin, toilette, études, entraînement physique (équitation, natation, sauts, adresse, force), bonne connaissance du corps, importance d'une bonne

---

<sup>19</sup>[http://books.google.fr/books?id=5nAHAAAQAAJ&q=climat&hl=fr&source=gbs\\_word\\_cloud\\_r&cad=6#v=snippet&q=climat&f=false](http://books.google.fr/books?id=5nAHAAAQAAJ&q=climat&hl=fr&source=gbs_word_cloud_r&cad=6#v=snippet&q=climat&f=false)

alimentation, connaissance de la nature et des aliments, et occupations ménagères les jours de pluie. (1996, chapitres 23-24)..

Cette éducation s'oppose à celle qu'avait connue Gargantua auparavant, une éducation du Moyen-Âge, donnée par les maîtres de l'ancien temps : « Attardement au lit, copieuses nourritures sitôt levé, absence d'activité musculaire, inertie et jeux de hasards » (Wallon, H. 1968, 33). Montaigne, l'a également critiquée, en raison de son aspect trop théorique : « Elle a eu pour sa fin de nous faire non bons et sages, mais savants : elle y est arrivée » (2011, 95).

### ***1.2.3 L'activité physique***

Rabelais, comme nous l'avons vu, est plutôt adepte du savoir théorique ; pourtant, dans la lettre de Gargantua à Pantagruel, il mentionne l'importance du savoir pratique et de nombreux sports (équitation, escalade, natation, jeux de ballon) : « Car maintenant que tu te fais grand, et que tu deviens un homme, il te faudra sortir de cette tranquillité et de ce repos consacré aux études, et apprendre la chevalerie et les armes, pour défendre ma maison, et secourir nos amis » (1997, 93). En revanche, l'objectif n'est pas de développer l'homme, mais de savoir se défendre ou de savoir attaquer en cas de guerre : « On lui apprenait notamment à sauter en vitesse d'un cheval sur un autre sans mettre pied à terre [...] à monter des deux côtés, sans étrier et la lance au poing, à guider à volonté le cheval sans bride, car de telles choses sont utiles en l'art militaire » (1996, 201).

Pour Montaigne, la culture du corps est essentielle au développement de l'homme idéal : « ...Je haïs cette inhumaine sagesse qui nous veut rendre dédaigneux et ennemis de la culture du corps » (2011, 278). C'est pourquoi il conseille aux éducateurs de ne pas négliger l'éducation du corps : « J'aimerais aussi cher que mon écolier eut passé le temps à jouer à la paume, au moins le corps en serait plus allègre » (2011, 128) ; « Il n'est rien que l'on doive tant recommander à la jeunesse que l'activité et la vigilance. Notre vie n'est que mouvement » (2011, 265).

En effet, l'homme idéal est physiquement fort et cela est plus important que la beauté : « Que ce ne soit pas un beau garçon et dameret mais un garçon vert et vigoureux » (2011, 278). Chez Rabelais également, les activités physiques de Gargantua sont très variées et contribuent à former un homme fort et courageux capable de se battre : lance, haltères, chasse, tir, javeline, barre, arquebuse.

Selon Rousseau, dès la naissance, l'embaillotage peut être un obstacle au développement de l'enfant : « L'inaction, la contrainte ou l'on retient les membres d'un enfant ne peuvent que gêner la circulation du sang, des humeurs, empêcher l'enfant de se fortifier, de croître, et altérer sa constitution [...] Les pays où l'on embaillote les enfants sont ceux qui fourmillent de bossus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute espèce » (1966, 44).

L'éducation physique doit donc commencer dès l'enfance et tend à former un homme fort : « Endurcissez leur corps aux intempéries des saisons, des climats, des éléments, à la faim, à la soif, à la fatigue, trempez-les dans l'eau du Styx » (1966, 49) - mais aussi un homme bon : « L'enfant n'est méchant que parce qu'il est faible ; rendez-le fort, il sera bon » (1966, 76). Pour cela, les meilleurs exercices sont les exercices naturels, effectués en plein air : « La nature a, pour fortifier le corps et le faire croître, des moyens qu'on ne doit jamais contrarier. [...] Il faut qu'ils [les enfants] sautent, qu'ils courent, qu'ils crient » (1966, 101). D'autres exercices sont également cités pour rendre le corps robuste tels que « nager, courir, sauter, fouetter un sabot, lancer des pierres ». Par ailleurs, Rousseau use encore une fois de sa pédagogie négative dans l'éducation corporelle : « ...Qu'on le mène journellement au milieu d'un pré. Là, qu'il court, qu'il s'ébatte, qu'il tombe cent fois le jour, tant mieux : il en apprendra plus tôt à se relever. Le bien-être de la liberté rachète beaucoup de blessures » (1966, 91).

Il ajoute une idée intéressante selon laquelle il est important de ne pas se concentrer seulement sur le développement des membres, c'est-à-dire sur la force, mais aussi sur les cinq sens humains pour que l'enfant devienne judicieux, malin et en quelque sorte, intelligent grâce à l'expérience : « N'avons-nous pas aussi des yeux, des oreilles ? Et ces organes sont-ils superflus ? [...] Mesurez, comptez, pesez, comparez. N'employez la force qu'après avoir estimé la résistance » (1966, 167). Pour mieux connaître notre corps, mieux développer certains sens, et mieux appréhender le monde, Rousseau conseille également des exercices d'équilibre et des « jeux de nuit », dans l'obscurité.

D'autre part, le sport est un moyen de garder le corps en bonne santé et cet aspect n'est pas négligé dans les différentes oeuvres. Dans *l'Emile*, on peut lire : « Je ne m'arrêterai pas à prouver au long l'utilité des travaux manuels et des exercices du corps pour renforcer le tempérament et la santé [...] les exemples des plus longues vies se tirent presque tous d'hommes qui ont fait le plus d'exercices » (1966, 61). Chez Montaigne, le sport est un moyen de préparer le corps aux maladies :

« ...L'accoutumance à porter le travail est accoutumance à porter la douleur [...] Il le faut rompre à la peine et aprêté des exercices, pour le dresser à la peine et aprêté de la deslouveure, de la colique, du cautère, et de la geôle, et de la torture » (2011, 145).

Rousseau refuse d'ailleurs d'éduquer un enfant malade, car son corps ne pourrait pas être développé et cela nuirait ensuite à l'éducation de l'âme : « Un corps débile affaiblit l'âme » (1966, 58). Cette opinion rejoint l'éducation grecque des Spartiates, qui avaient pour habitude de tuer les enfants malades à leur naissance, puisqu'ils ne seraient pas aptes à devenir robustes et défendre leur patrie.

Rabelais, lui, pense que c'est par le rire qu'on peut prévenir les maladies ou les guérir : « A présent, réjouissez-vous, mes amours, et lisez gaiment la suite pour le plaisir du corps et la santé des reins » (1996, 53). Les différentes formes de comique de l'oeuvre (jeux de mots, parodies, hyperboles, ridicule...) contribuent à faire rire le lecteur, or, selon Rabelais médecin dans l'*Avis aux lecteurs de Gargantua*, le rire a des vertus médicales, il est « le propre de l'homme ».

Montaigne souligne que l'apprentissage théorique est souvent inefficace parce que l'enfant « s'y amuse fort peu » (2011, 161). En effet, pour un bon résultat des activités physiques sur le corps, il faut avant tout qu'elles soient un amusement : « ... Aussi notre leçon, se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se mêlant à toutes nos actions, s'écoulera sans se faire sentir. Les jeux mêmes et les exercices seront une bonne partie de l'étude » (2011, 160). Rousseau reprend également cette idée, introduisant l'idée de motivation par l'éducateur : « D'ailleurs, on doit toujours songer que tout ceci n'est ou ne doit être que jeu [...], art de varier leurs amusements pour les leur rendre plus agréables, sans que jamais la moindre contrainte les tourne en travail [...] pourvu qu'ils s'amuse sans inconvénient et que le temps se passe » (1966, 189). Ainsi, « sans croire obéir, ils obéiront » (1966, 208). Dans le livre second de *l'Emile*, Rousseau donne un exemple amusant, montrant l'importance de la motivation chez l'enfant : « Il s'agissait d'exercer à la course un enfant indolent et paresseux ». Pour le motiver à gagner la course contre deux autres enfants, il a usé de la ruse en posant un gâteau à l'arrivée, ainsi, les enfants se sont surpassés pour avoir la friandise. Rousseau conclut : « Cet amusement valait mieux que le gâteau » (1966, 180). De plus, au fil du temps, l'élève a pris goût à cet exercice, et « en s'accoutumant à la victoire, il devint même généreux et partageait souvent avec les vaincus » (1966, 180). A la fin du livre second, Rousseau résume bien les bénéfices d'un apprentissage par l'amusement :

« Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un et l'autre est égal pour lui ; ses jeux sont ses occupations, il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire et une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de son esprit et la sphère de ses connaissances. N'est-ce pas le spectacle de cet âge, un spectacle charmant et doux, de voir un joli enfant, l'oeil vif et gai, l'air content et serein, la physionomie ouverte et riante, faire, en se jouant, les choses les plus sérieuses ou profondément occupé des plus frivoles amusements ? » (1966, 207).

Enfin, chez les Humanistes, comme chez Rousseau, l'éducation physique est souvent liée à l'éducation intellectuelle. Montaigne se rapporte à l'idéal antique de l'éducation, selon le principe de la calocagathie - *le beau et le bon* – puisqu'il préconise à la fois le développement du corps et de l'esprit : « Les jeux mêmes et les exercices seront une bonne partie de l'étude : la course, la lutte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux et des armes. Je veux que la bienséance extérieure et l'entregent, et la disposition de la personne, se façonnent quant à quant à l'âme » (2011, 160). Rousseau écrit également : « Ainsi, plus son corps s'exerce, plus son esprit s'éclaire ; sa force et sa raison croissent à la fois et s'étendent l'une par l'autre » (1966, 148). Il semblerait même que l'éducation physique précède l'éducation intellectuelle, et que sans une bonne enveloppe corporelle, on ne peut s'instruire convenablement : « Pour apprendre à penser, il faut donc exercer nos membres, nos sens, nos organes, qui sont les instruments de notre intelligence ; et pour tirer tous le parti possible de ces instruments, il faut que le corps, qui les fournit, soit robuste et sain » (1966, 157) ; « Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'âme : un bon serviteur doit être robuste » (1966, 58).

Ainsi, François Rabelais, dans *Gargantua et Pantagruel*, Michel de Montaigne dans les *Essais* et plus tard Jean-Jacques Rousseau dans *Emile ou de l'éducation* sont trois auteurs ayant considéré l'éducation comme thème essentiel de leur oeuvre. Chacun décrit à sa manière son élève idéal et, comme nous l'avons vu, leurs idées se ressemblent souvent. Dans les trois cas, il existe un éducateur : Jean-Jacques lui-même pour Emile, Ponocrates et Gargantua pour Pantagruel, quant à Montaigne, il n'a pas d'élève en particulier mais est également « conducteur » pour des enfants qu'il voudrait exemplaires.

Les grands principes de leur éducation reposent sur la critique des connaissances purement théoriques. Ils font appel tant au savoir livresque et intellectuel qu'au savoir pratique et à l'expérience. Or, le savoir pratique passe par un développement et une prise de conscience du corps humain. Il est donc primordial d'apprendre aux enfants à

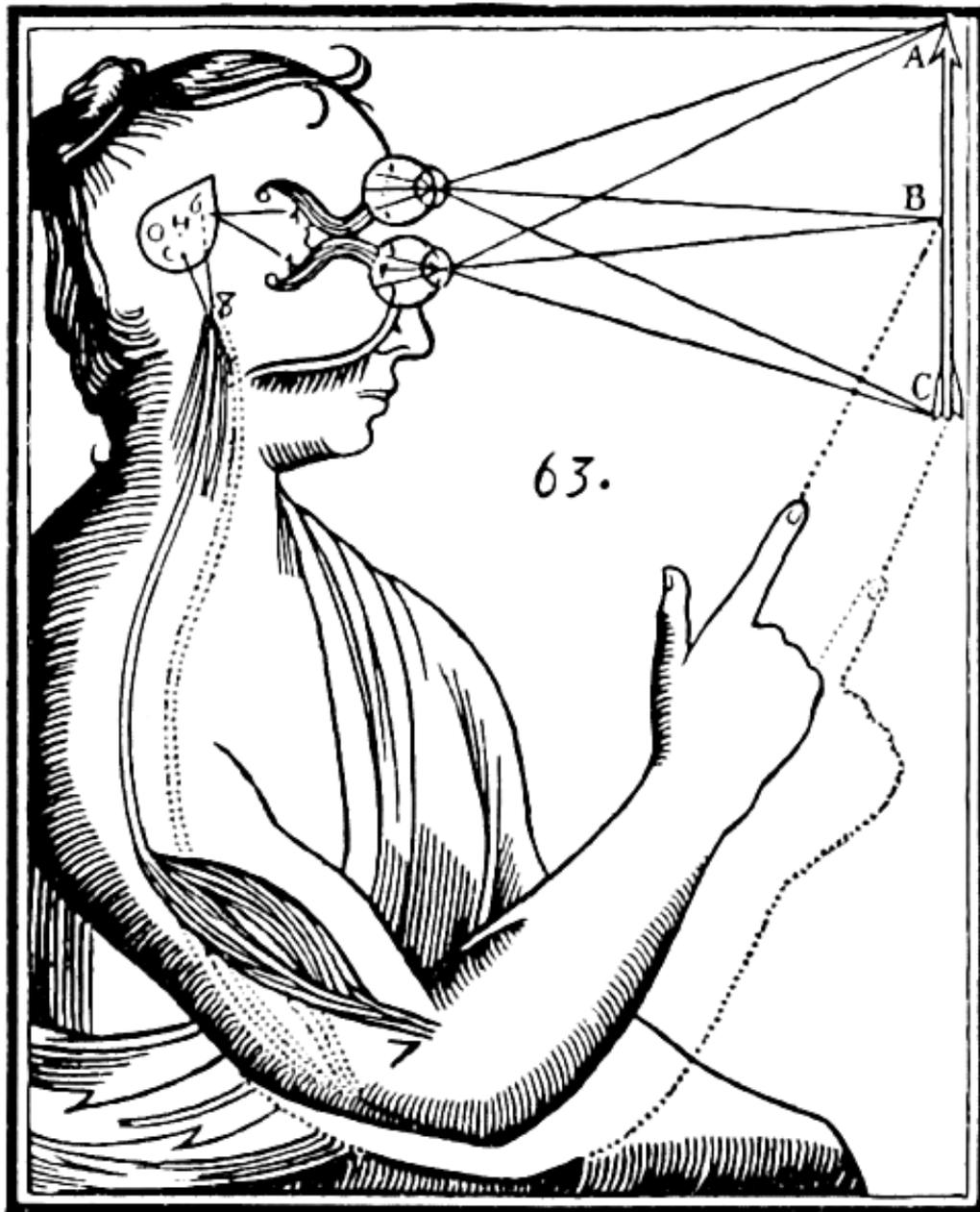
entretenir leur corps grâce à des activités physiques régulières et à une bonne hygiène de vie. Les meilleures activités sont les activités simples, utiles et effectuées dans la nature, élément primordial chez les Humanistes et chez Rousseau, permettant à l'enfant de se connaître, de devenir à la fois fort et courageux, mais aussi judicieux et réfléchi. Plus les activités sont ludiques et pratiques, plus l'élève retiendra la leçon sans même s'être aperçu qu'il a travaillé. De plus, selon les auteurs, un corps non épanoui ne permettrait pas à l'âme de s'épanouir. Le rôle du corps est donc primordial dans le développement de l'homme. Comme l'a dit Montaigne : « Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on dresse : c'est un homme ; il n'en faut pas faire deux et, comme dit Platon, il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire également, comme un couple de chevaux attelés à même timon » (2011, 160).

L'utopie réside donc à la fois dans la culture encyclopédique mais aussi dans la culture du corps :

« Pour mon élève, ou plutôt celui de la nature, exercé de bonne heure à se suffire à lui-même autant qu'il est possible, il ne s'accoutume point à recourir sans cesse aux autres, encore moins à leur étaler son grand savoir. En revanche, il juge, il prévoit, il raisonne en tout ce qui se rapporte immédiatement à lui. Il ne jase pas, il agit ; il ne sait pas un mot de ce qui se fait dans le monde ; mais il sait fort bien faire ce qui lui convient. Comme il est sans cesse en mouvement, il est forcé d'observer beaucoup de choses, de connaître beaucoup d'effets ; il acquiert de bonne heure une grande expérience : il prend ses leçons de la nature et non pas des hommes ; il s'instruit d'autant mieux qu'il ne voit nulle part l'intention de l'instruire. Ainsi son corps et son esprit s'exercent à la fois [...] C'est le moyen d'avoir un jour ce qu'on croit incompatible et ce que presque tous les grands hommes ont réuni, la force du corps et celle de l'âme, la raison d'un sage et la vigueur d'un athlète » (1966, 149).

# DEUXIEME PARTIE

L'AME ET LE CORPS :  
DESCARTES ET LA METTRIE OU  
DEUX CONCEPTIONS MÉCANISTES DU VIVANT



<http://leregne demu.blogspot.fr/>

## II. L'ÂME ET LE CORPS

« La raison est la seule chose qui nous rend hommes »

René Descartes

De nos jours, définir un être vivant et décrire ses fonctionnements de plusieurs points de vue se relève assez accessible et réalisable. La possibilité de s'appuyer sur un grand nombre de sciences modernes – telles que la médecine, biomécanique, anatomie, physiologie, biochimie et autres – permet en effet de faciliter cette tâche cependant difficile. De plus, de nouveaux outils informatiques et de nouvelles inventions, à savoir la radiographie par exemple, l'échographie ou encore la résonance magnétique nucléaire (RMN) permettent aux scientifiques de « disséquer » assez clairement le corps humain et d'imaginer sa composition en allant jusqu'au niveau cellulaire. On pourrait parler des miracles de la science moderne, qui permettent aujourd'hui le dépistage de divers problèmes liés à la santé, précédés dans la plupart des cas de symptômes maladroits ; en plus, des traitements significatifs et efficaces peuvent être ciblés grâce aux méthodes mentionnées etc. Le chemin menant vers la « naissance » de ces sciences a bien sûr été long et épineux et ceux qui ont contribué à son « traçage », ont été nombreux.

Si aujourd'hui nous pouvons assister à des miracles de la science moderne, cela est en grande partie dû à ses précurseurs. C'est pourquoi dans cette partie de notre mémoire, il sera question de René Descartes, philosophe et savant du XVII<sup>e</sup> siècle et de Julien Offroy de la Mettrie, médecin et philosophe du siècle suivant, tous deux ayant développé une conception mécaniste du vivant.

L'apport biologique de René Descartes provient en grande partie de son *Discours de la Méthode* (1637), de ses *Méditations métaphysiques* (1647) et de son *Traité de l'Homme* (1648). L'auteur propose une conception mécaniste du vivant, se concentre sur ces deux substances que sont l'âme et le corps, et explique quelques problèmes anatomiques et physiologiques. Bien influencé par l'époque dans laquelle il vit, inspiré de ses diverses lectures - mentionnons par exemple son inspiration puisée à

Galilée<sup>20</sup>, dont l'œuvre « ...plaçait au centre de la connaissance les mathématiques [...] et la mécanique » (Allamel-Raffin, C. & Leplège, A. 2009, 23) - Descartes adopte des lois physiques et les applique à notre espèce. De plus, certains auteurs classent Descartes « ...au rang des fondateurs de la physiologie » (Rostand, J. 1950, 269). D'autres auteurs, tels que Yves Delage<sup>21</sup>, considèrent ce philosophe comme l'un « ...des créateurs de l'organicisme et de la biomécanique ». Enfin J.-B.-S. Haldane<sup>22</sup> « ...voit dans la conception des animaux-machines une des sources de la physiologie moderne » (1950, 269). Nous pouvons donc constater des affirmations d'une grande hardiesse, ou encore des évidences inébranlables.

Julien Offroy de la Mettrie s'est, quant à lui, inspiré d'un modèle mécanique pour l'appliquer au corps humain. Rien qu'en observant le titre de son chef-d'œuvre, *L'Homme-Machine*, qui a d'ailleurs peu après sa parution « ...produisit un petit séisme immédiat dans la République des Lettres » (Assoun, P. L. 2010, 9) et qui a valu en même temps à son auteur un surnom évocateur de M. Machine<sup>23</sup>, le lecteur remarque tout de suite les tendances de l'auteur et sa volonté de décrire l'être vivant comme une pure machine. D'ailleurs, dans ce traité, les termes tels que « machinalement », « d'une façon mécanique », « machiniste », « machinerie » sont abondants. De plus, chez La Mettrie, le fonctionnement du corps est souvent comparé à la marche d'une horloge, ce qui souligne encore une fois la vision mécanique. D'autre part, le corps humain est traité comme un tout inséparable et La Mettrie rejette ainsi la conception dualiste du corps qu'avait adoptée Descartes, comme nous allons le montrer. Enfin l'auteur a osé faire une analogie entre le corps de l'homme et celui d'un animal ce qui a été assez audacieux, à une époque où l'influence de la religion était très présente.

---

<sup>20</sup> Galileo Galilei, dit Galilée, était un savant et écrivain italien. Il fut l'un des fondateurs de la mécanique moderne et joua un grand rôle concernant l'introduction des mathématiques dans l'explication des lois physiques. L'œuvre, dans laquelle nous trouvons sa conception scientifique, s'appelle *Discours concernant deux sciences nouvelles*.

<sup>21</sup> Yves Delage (1854 – 1920), biologiste et zoologiste français. Ses recherches portèrent sur la parthénogenèse, c'est-à-dire une sorte de reproduction, et sur des sujets de l'évolution.

<sup>22</sup> John Burdon Sanderson Haldane (1892 – 1964), généticien et biologiste britannique.

<sup>23</sup> La Mettrie a été appelé « M. Machine ».

## II. 1 Le corps

Dans de nombreux ouvrages de René Descartes et surtout dans *L'Homme-machine* de Julien Offroy de la Mettrie, l'intérêt pour le corps se révèle assez frappant. Si au Moyen-âge l'église s'imposait pour expliquer la plupart des phénomènes concernant le corps, il en va pas de même pour La Mettrie, qui refuse l'idée que l'homme aurait été créé par Dieu. Voici une citation assez révélatrice visant les hommes d'église qui traitent les questions du corps :

« Que nous diraient les autres, et surtout les théologiens ? N'est-il pas ridicule de les entendre décider sans pudeur sur un sujet qu'ils n'ont point été à portée de connaître, dont ils ont été au contraire entièrement détournés par des études obscures, qui les ont conduits à mille préjugés et, pour tout dire en un mot, au fanatisme qui ajoute encore à leur ignorance dans le mécanisme des corps » (La Mettrie, J. O. De la. 2010, 147).

D'autre part, La Mettrie insiste sur l'importance de l'expérience et des recherches scientifiques pour acquérir une meilleure connaissance du corps : « Qui doit à son génie les miracles qu'il opère, l'emporte à mon gré sur qui doit les siens au hasard » (2010, 162). Pourtant il ne prétend pas découvrir tout le fonctionnement de l'organisme humain étant conscient que ceci est impossible comme nous le savons aujourd'hui, son but est « ...d'atteindre le plus grand degré de probabilité possible sur ce sujet » (2010, 148).

### II.1.1 Anatomie du corps

Dans son *Discours de la Méthode*, René Descartes tient à expliquer, d'une approche philosophique et scientifique, différentes fonctions anatomiques du corps humain. Il évoque surtout des phénomènes concernant le mouvement du cœur, la circulation sanguine, la respiration, la coction et le système nerveux.

Selon la conception de Descartes, pour comprendre les divers fonctionnements du corps (digestion, circulation du sang etc.), nous ne sommes plus obligés de recourir aux explications des auteurs de l'Antiquité mais il suffit d'appliquer de simples lois de la physique, telles que la loi de la pesanteur, en tenant compte des propriétés géométriques des organes (Allamel-Raffin, C. & Leplège, A. 2009).

Lorsqu'il est question d'expliquer le mouvement du cœur, Descartes incite le lecteur à se saisir d'un cœur d'animal quelconque car selon lui « ...il est en tout assez semblable à celui des hommes » (Descartes, R. 1999, 60). Il commence par la description anatomique de cet organe, parle des « chambres » qui représentent en vérité les deux

oreillettes et deux ventricules se trouvant dans chaque coeur humain. Descartes a bien remarqué que le coeur était relié à un système vasculaire très complexe. Ainsi il procède à la description du côté droit (l'oreillette et le ventricule) auquel répondent « ...deux tuyaux fort larges » (1999, 60) qu'il a désignés sous le nom de *veine cave*, « ...principal réceptacle du sang » (1999, 60) et *veine artériuse*, qui « ...prenant son origine du coeur, se divise, après en être sortie, en plusieurs branches qui vont se répandre partout dans les poumons » (1999, 60). La veine artériuse représente aujourd'hui ce que l'on appelle l'artère pulmonaire, d'ailleurs il est amusant de voir que Descartes trouvait déjà à l'époque qu'elle portait mal son nom : « La veine artériuse, qui a été ainsi mal nommée pource que c'est en effet une artère, laquelle prenant son origine du coeur » (1999, 60). La veine cave a été bien nommée, pourtant comme nous le savons, il en existe deux – supérieure et inférieure – et il n'est pas évident, selon la présente description, de savoir si Descartes en tenait compte. Ensuite Descartes procède à la description du coeur gauche en expliquant qu'au retour des poumons y rentrent « deux tuyaux »<sup>24</sup>. Il s'agit de l'*artère veineuse* que l'on appelle aujourd'hui veine pulmonaire et la *grande artère*. La grande artère, la plus grande, qui « ...sortant du coeur, envoie ses branches par tout le corps » (1999, 60) est aujourd'hui désignée par le terme aorte, qui envoie en effet tout le sang dans le reste du corps. Descartes ne se contente pas de décrire le coeur d'une manière superficielle, il essaie d'aller au plus profond de cet organe et découvre ainsi « ...onze petites peaux », qui fonctionnent comme de petites « portes ». Ces portes ne signifient autre chose que les valves<sup>25</sup> dont la fonction a été habilement expliquée par le philosophe.

Bien que l'auteur du *Discours de la méthode* ait reconnu le modèle de la circulation sanguine proposé par William Harvey<sup>26</sup>, il n'arrive pas à admettre que le sang puisse être propulsé par « ...une pompe aspirante et foulante » (2009, 25) comme le prétendait l'Anglais. Au contraire, Descartes voit dans le coeur une sorte de foyer de chaleur et c'est donc grâce à cette chaleur que le sang pourrait être ensuite distribué

---

<sup>24</sup> Il est utile de mentionner qu'en vérité, les veines qui rejoignent le coeur gauche sont au nombre de quatre. Il s'agit de deux veines pulmonaires supérieures (gauche, droite) et deux veines pulmonaires inférieures.

<sup>25</sup> Les valves empêchent le reflux sanguin et ainsi participent au cours unidirectionnel de ce liquide.

<sup>26</sup> William Harvey (1578 – 1657), médecin anglais. Suite à un grand nombre de recherches sur le fonctionnement du coeur, il écrit dès 1603 : « Le mouvement du sang est constant et circulaire ; il résulte des battements du coeur » (Corbin, A., Courtine, J.-J., Vigarello, G. et al. 2005, 348). Ses idées révolutionnaires ne sont finalement publiées qu'en 1628 dans son *Traité d'anatomie sur le mouvement du coeur et du sang*.

dans le corps : « ...il y a plus de chaleur dans le cœur qu'en aucun autre endroit du corps ; et cette chaleur est capable de faire que, s'il entre quelque goutte de sang en ses concavités, elle s'enfle promptement et se dilate, ainsi que font généralement toutes les liqueurs, lorsqu'on les laisse tomber goutte à goutte en quelque vaisseau qui est fort chaud » (1999, 62). En effet, comme le constatent Allamel-Raffin et Leplège, Descartes « ...renouait avec le modèle thermo-cardiocentrique d'Aristote, mais dans le cadre de sa théorie, la notion de chaleur était à concevoir non plus comme un agent transformateur universel, mais comme un agent mécanique » (2009, 25). La base du mouvement sanguin a donc été posée par Descartes. Aujourd'hui, nous savons que le cœur joue un rôle important dans la circulation sanguine, mais qu'il a surtout un rôle de pompe et que la chaleur n'est autre que le résultat de ce travail mécanique. De plus, les termes de « chaleur » et « mouvement », employés par Descartes ont de nos jours été remplacés par d'autres, plus scientifiques, tels que « catalyses », « chromosomes » ou « hormones ».

D'autre part, selon lui, « ...ce mouvement suit aussi nécessairement de la seule disposition des organes qu'on peut voir à l'œil dans le cœur, et de la chaleur qu'on y peut sentir avec les doigts, et de la nature du sang qu'on peut connaître par expérience, que fait celui d'une horloge, de la force, de la situation et de la figure de ses contrepoids et de ses roues » (1999, 63). Ces constatations confirment la notion mécanique qu'a adoptée Descartes pour expliquer ces phénomènes. Outre la chaleur, qui était au centre de ses réflexions, il est évident que les explications prennent des dimensions « machinales » très intéressantes et que nous allons traiter ultérieurement.

Descartes s'est aussi intéressé à la respiration et à son rôle dans l'organisme humain. Selon sa conception, l'objectif principal de celle-ci « ...est d'apporter assez d'air frais dans le poumon pour faire que le sang [...] s'y épaisse et se convertisse en sang derechef » (1999, 66). Par ce moyen, le sang devient une espèce de nourriture pour la chaleur se trouvant dans le cœur, comme nous l'avons décrit précédemment. D'autre part, Rostand, J. ajoute que Descartes « ...soutient avec Hippocrate qu'elle a pour unique but de rafraîchir les humeurs » (1950, 266). De nos jours, ces remarques peuvent faire sourire puisque nous savons qu'il en est autrement, à savoir que la respiration assure l'échange gazeux au niveau des alvéoles dans le but d'apporter de l'oxygène vital et d'éliminer le dioxyde de carbone nocif.

S'agissant de la digestion, ou de la coction – pour reprendre le terme exacte de Descartes, elle se ferait, elle aussi, à l'aide de la chaleur omniprésente : « Puis la coction, comment se ferait-elle en l'estomac, si le cœur n'y envoyait de la chaleur par les artères, et avec cela quelques-unes des plus coulantes parties du sang qui aident à dissoudre les viandes qu'on y a mises ? » (1999, 67). Cette idée a été plus tard narguée par le scientifique Jean Rostand, selon lequel « ...Descartes n'est guère plus heureux lorsqu'il fait cuire les aliments par la chaleur sanguine » (Rostand, J. 1950, 266). Remarquons aussi que le sang jouerait un rôle important, il est une espèce de dissolvant d'aliments, ce qui paraît de nos jours très amusant et bien sûr insensé, car nous savons que ni le sang ni la chaleur ne sont primordiaux dans la digestion mais que celle-ci se fait à l'aide des hormones gastriques secrétées par le pancréas et la vésicule biliaire.

Descartes a aussi essayé d'expliquer la possible fonction du système nerveux du corps humain. Il parle de la génération des « esprits animaux »<sup>27</sup>, qu'il désigne comme un « ...vent très subtil », « ...une flamme très pure et très vive » (1999, 67). Selon sa vision de ce phénomène et sa description, nous pourrions comprendre qu'il tente de proposer des bases à la motricité humaine. Il affirme en effet que ces esprits animaux « ...montant continuellement en grande abondance du cœur dans le cerveau », dans lequel ces esprits d'ailleurs rentrent à travers des « pores », vont se rendre de cet organe dans les muscles par l'intermédiaire des nerfs et vont donner « ...le mouvement à tous les membres » (1999, 68). D'autre part, dans ses *Méditations métaphysiques* apparaît une sorte de genèse du système nerveux concernant la sensibilité. Descartes explique que « lorsque nous avons besoin de boire, il naît de là une certaine sécheresse dans le gosier, qui remue ses nerfs, et par leur moyen les parties intérieures du cerveau ; et ce mouvement fait ressentir à l'esprit le sentiment de la soif » (Descartes, R. 2011, 133). Nous pouvons considérer que les transmetteurs de ce sentiment vont être les « esprits animaux » circulant dans les nerfs. Dans son *Homme-machine*, La Mettrie essaie, lui aussi, de proposer un modèle du système nerveux, dans lequel la motricité trouve sa place. En effet, lorsqu'il parle des mouvements volontaires, c'est-à-dire ceux que l'on désire effectuer à n'importe quel moment, il attribue le rôle majeur au cerveau, ce « ...ressort plus subtil et plus merveilleux » (2010, 194). D'ailleurs, selon La Mettrie, le cerveau humain représente « ...la source de tous nos sentiments, de tous nos plaisirs, de toutes nos passions, de toutes nos pensées : car le cerveau a ses muscles pour penser,

---

<sup>27</sup> Aujourd'hui, nous parlons des neurones, c'est-à-dire des cellules du système nerveux.

comme les jambes pour marcher » (2010, 194). Pour pouvoir bouger, le cerveau humain doit employer une certaine volonté, qui va mettre en marche toute « ...une légion de fluides plus vifs que l'éclair » permettant ainsi le processus. Les fluides sont appelés particules « de sang et d'esprit », qui jouent le rôle de stimulant. De plus, La Mettrie remarque que le pouvoir de la volonté s'exerce par les nerfs et « ...c'est aussi par eux qu'il est arrêté » (2010, 196).

### ***II.1.2 « L'homme-machine »***

Descartes et La Mettrie font partie des philosophes qui se sont beaucoup intéressés au progrès de leur époque. Certaines nouveautés technologiques telles que le microscope ou autres inventions dans les sciences physiques et mécaniques (l'hydraulique, le principe du levier, de la poulie), les ont vraisemblablement influencés dans leur travail. « La machine a aussi fasciné, promue par la philosophie mécanique, celle de René Descartes » (Corbin, A., Courtine, J.- J., Vigarello, G. et al. 2005, 350).

Descartes a tout d'abord développé la notion d'animal-machine, selon laquelle les animaux seraient des êtres sans raison ni conscience, ne pouvant parler, et ils « n'agiraient pas par connaissance mais seulement par la disposition de leurs organes » (1999, 70).

Dans une lettre au Marquis de Newcastle de 1646, il affirme que les animaux ont la capacité d'exprimer leur crainte, leur joie etc. mais ils le font « sans aucune pensée ». Et même si les perroquets usent de la parole, il ne s'agit que de quelque chose de machinal, qui a été déclenché par une passion, par exemple l'espérance de recevoir quelque chose à manger. D'autre part, si les animaux sont capables d'exprimer leurs passions, ils devraient également être aptes à exprimer leurs pensées, ce qui prouve qu'ils n'en ont point. Le langage est donc propre à l'homme et cette capacité de parler est un indice de capacités de penser.

Ces propos ne sont cependant pas partagés par La Mettrie, qui soutient que les animaux n'ont certes pas la capacité de parler, mais ils communiquent et expriment leurs besoins par des « signes ». En effet l'animal est « ...un être à qui la Nature a donné un instinct si précoce, si éclairé, qui juge, combine, raisonne et délibère [...], un être d'une structure semblable à la nôtre, qui fait les mêmes opérations, qui a les mêmes passions, les mêmes douleurs, les mêmes plaisirs, plus ou moins vifs, suivant l'empire de l'imagination et la délicatesse des nerfs » (2010, 176). Pour illustrer cela, l'auteur prend

l'exemple d'un chien, qui après avoir mordu son maître, a semblé le regretter ensuite. De plus, La Mettrie prouve que les animaux sont capables de faire la distinction entre le bien et le mal. Or, ils se demande si « ...tous les hommes distinguent mieux les vices et les vertus » (2010, 177).

D'autre part, La Mettrie semble même dire que l'animal est supérieur à l'homme : « Malgré toutes ces prérogatives de l'homme sur les animaux, c'est lui faire honneur que de le ranger dans la même classe. Il est vrai que jusqu'à un certain âge, il est plus animal qu'eux, parce que il apporte moins d'instinct en naissant » (2010, 173). Suivent une série d'exemples amusants pour le lecteur en tant que homme, mais très réalistes : « Quel est l'animal qui mourrait de faim au milieu d'une rivière de lait ? L'homme seul », « Faites briller pour la première fois la lumière d'une bougie aux yeux d'un enfant, il y portera machinalement un doigt », « Mettez le encore avec un animal sur le bord d'un précipice : lui seul y tombera ; il se noie où l'autre se sauve à la nage » (2010, 174).

En fait, ce qui distingue les hommes des animaux, c'est le langage et l'éducation : « Qu'était l'homme avant l'invention des mots et la connaissance des langues ? Un animal de son espèce. [...] Les mots, les langues, les lois, les sciences, les beaux-arts sont venus, et par eux enfin le diamant brut de notre esprit a été poli » (2010, 163). Pourtant, La Mettrie affirme que certains animaux, comme le singe, sont très semblables à l'homme et qu'ils pourraient éventuellement apprendre à prononcer des mots : « Pourquoi ne pourrait-il enfin, à force de soins, imiter, à l'exemple des sourds, les mouvements nécessaires pour prononcer ? [...] Cette impossibilité absolue me surprendrait, à cause de la grande analogie du singe et de l'homme » (2010, 161).

Contrairement à Descartes, selon La Mettrie, il est donc tout à fait acceptable de penser que les animaux sont « des machines presque aussi parfaites que nous, [...] faites pour penser et pour sentir la Nature » (2010, 177).

A partir de cette conception, La Mettrie a développé sa théorie de l'homme-machine : « L'homme n'est qu'un animal, ou un assemblage de ressorts qui tous se montent les uns par les autres, sans qu'on puisse dire par quel point du cercle humain la nature a commencé » (2010, 198). Descartes avait déjà exploré cette idée en décrivant le corps humain comme un « automate », une « machine mouvante » (1999, 69). Grâce au développement de la biologie, de la physique, des mathématiques et de la géométrie, Descartes explique comment fonctionne le corps à savoir qu'il est soumis au

déterminisme de la physique : « ...le corps humain doit ainsi être conçu comme une machine dont les fonctions suivent toutes naturellement de la seule disposition de ses organes, ni plus, ni moins que font les mouvements d'une horloge, ou autre automate, de celle de ses contrepoids et de ses roues » (1950, 873).

« Et véritablement l'on peut fort bien comparer les nerfs de la machine que je vous décris aux tuyaux des machines de ces fontaines ; ses muscles et ses tendons aux autres divers engins et ressorts qui servent à les mouvoir ; ses esprits animaux à l'eau qui les remue, dont le coeur est la source, et les concavités du cerveau sont les regards. De plus, la respiration et autres telles actions qui lui sont naturelles et ordinaires, et qui dépendent du cours des esprits, sont comme les mouvements d'une horloge ou d'un moulin, que le cours ordinaire de l'eau peut rendre continu » (1950, 874).

De plus, Descartes compare le corps humain, qui peut être en bonne santé ou malade, à une horloge qui peut marquer bien ou mal les heures. L'horloge est composée de roues et de contrepoids qui déterminent son fonctionnement et sa vitesse, obéissant à la seule loi physique de la pesanteur, tout comme le corps composé d'organes, d'os et de muscles dont les mouvements sont déterminés par leur seule disposition.

Cette image de l'horloge a plus tard été reprise par La Mettrie, qui l'a approfondie : « Le corps humain est une horloge mais immense et construite avec tant d'artifice et d'habileté que si la roue qui sert à marquer les secondes vient à s'arrêter, celle des minutes tourne et va toujours son train » (2010, 204). L'auteur explique en fait, que le corps représente une machine solide qui peut être certes fragilisée lorsque l'homme rencontre un problème de santé mais dont le mécanisme ne s'arrêtera pas. Ainsi, même si le nerf optique est comprimé, il n'influencera pas la capacité auditive de l'homme, de même que le coeur ne s'arrêtera pas de battre en raison de quelque obstruction dans les vaisseaux.

Finalement, nous pouvons donc remarquer que dans la question du fonctionnement du corps humain, Descartes et La Mettrie présentent une conception commune : celle de l'homme-machine, comme le démontrent ces deux citations : « Le corps humain est une machine qui se remue de soi-même » (Descartes, lettre au Marquis de Newcastle du 23 novembre 1646), « L'homme n'est qu'un animal, ou un assemblage de ressorts qui tous se montent les uns par les autres, sans qu'on puisse dire par quel point du cercle humain la nature a commencé » (2010, 198).

## II.2 L'âme

Pour de nombreux auteurs, l'âme représente, après le corps, la deuxième composante de l'homme. Elle a été longtemps considérée comme quelque chose de peu connu, voire « obscur » et chacun, dès l'Antiquité, en avait sa propre conception. Pour Hippocrate, l'âme est un principe de mouvement : « Ce principe existe, et il a son siège dans le cerveau à l'origine des nerfs, par lesquels il exerce son empire sur tout le reste du corps » (2010, 194). Pour Platon, l'âme « définit l'homme » et « se meut par soi-même », alors que pour Socrate, elle « n'est pas une *chose* qui se meut, mais un pur mouvement, qui n'affecte aucun substrat autre que lui-même »<sup>28</sup>. Platon pense d'autre part que l'âme est immortelle tandis que pour Epicure, l'âme est matérialisée et elle ne subsiste pas après la mort. D'autre part, Platon l'imagine indépendante du corps et elle-même divisée en trois parties : l'appétit, la colère, le raisonnable. Aristote, lui, affirme qu'elle forme un tout avec le corps.

Plus tard, Descartes défendra l'idée que l'âme est immatérielle et distincte du corps humain, dont la nature n'est que de penser : « ...assimilable à l'esprit est immatérielle, elle relève de la substance pensante et n'assume aucune fonction biologique : elle n'est plus principe du mouvement comme elle l'était chez Aristote ». (2009, 23). La Mettrie, lui, la considère comme une substance formant avec le corps un tout matériel.

### II.2.1 L'existence de l'âme

Dans ses ouvrages, René Descartes propose une conception dualiste de l'âme et du corps, une conception très complexe, d'autant plus qu'elle a évolué dans la pensée de Descartes suite au « doute méthodique » que nous allons expliquer.

Au début de ses réflexions, Descartes considérait en savoir beaucoup plus sur la nature et la structure du corps car des évidences surgissaient à ses yeux : « Je me considérais, premièrement, comme ayant un visage, des mains, des bras, et toute cette machine composée d'os et de chair, telle qu'elle paraît en un cadavre, laquelle je désignais par le nom du corps » (2011, 39). Le corps pouvait se représenter par une figure géométrique, avait la capacité de « remplir un espace » et nous pouvions le concevoir par les sens, c'est-à-dire la vue, l'odorat, le goût, l'ouïe et le toucher. Il pouvait être poussé par d'autres corps et prendre ainsi leur place, mais il ne pouvait pas s'animer lui-même : « d'avoir en soi la puissance de se mouvoir, de sentir et de penser, je ne croyais

---

<sup>28</sup> <http://gramata.univ-paris1.fr/Plato/spip.php?article83#nb6>

aucunement que l'on dût attribuer ces avantages à la nature corporelle ; au contraire je m'étonnais plutôt de voir que de semblables facultés se rencontraient en certains corps » (2011, 40). Quelle était alors cette force nous permettant de sentir, de marcher, de manger et surtout de bouger ? Par quel moyen agissait-elle sur l'homme ? La réponse était claire, c'était la fonction de l'âme: « Je considérais, outre cela, que je me nourrissais, que je marchais, que je sentais et que je pensais, et je rapportais toutes ces actions à l'âme » (2011, 39).

L'âme était considérée comme quelque chose « d'extrêmement rare et subtile », Descartes la comparait à « un vent » ou encore « une flamme ». Il avouait par là qu'il était difficile de se représenter l'âme et qu'il n'était pas certain de ce qu'elle était vraiment.

Puis, dans sa première Méditation, Descartes vise à se débarrasser de préjugés et de pensées plus ou moins certaines et de ne dire que des pensées certaines. Pour cela sa méthode consiste à considérer comme faux tout ce qui pourrait être remis en doute ; c'est ce qu'il appelle le « doute méthodique » :

« Il y a déjà quelque temps que je me suis aperçu que, dès mes premières années, j'avais reçu quantité de fausses opinions pour véritables, et que ce que j'ai depuis fondé sur des principes si mal assurés, ne pouvait être que fort douteux et incertains ; de façon qu'il me fallait entreprendre sérieusement une fois en ma vie de me défaire de toutes les opinions que j'avais reçues jusques alors en ma créance, et commencer tout de nouveau dès les fondements, si je voulais établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences. [...] Or, il ne sera pas nécessaire, pour arriver à ce dessein, de prouver qu'elles sont fausses, de quoi peut-être je ne viendrais jamais à bout ; mais d'autant que la raison me persuade déjà que je ne dois pas moins soigneusement m'empêcher de donner créance aux choses qui ne sont pas entièrement certaines et indubitables, qu'à celles qui nous paraissent manifestement être fausses, le moindre sujet de douter que j'y trouverai suffira pour me les faire toute rejeter » (2011, 25).

La première certitude que Descartes découvre est celle de la pensée, car pour pouvoir penser, il faut exister, or, le fait de douter me prouve que j'existe. Ainsi est né le premier principe de la philosophie de Descartes, vrai par lui-même, à savoir le cogito ; *Cogito ergo sum* : je pense donc je suis.

« ... pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose : et remarquant que cette vérité, je pense, donc je suis, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler .... » (1999, 44).

Le Cogito permet d'affirmer que l'homme est un sujet qui pense mais aussi que la pensée est l'essence même de l'homme, d'une nature spirituelle, c'est-à-dire l'âme.

Enfin , Descartes prouve donc également que le corps n'entre pas dans la composition de cette essence. Cette idée est reprise dans la deuxième méditation dans laquelle Descartes, qui pensait connaître en premier lieu les corps « que nous touchons et que nous voyons », affirme à présent non seulement que la première certitude est celle de l'âme mais aussi que celle-ci est plus aisée à connaître que le corps dont il est possible de douter. En effet, les sens et la perception, dépendant du corps, peuvent être trompeurs : « ...je suis le même qui sens, c'est-à-dire qui reçois et connais les choses comme par les organes des sens, puisqu'en effet je vois la lumière, jouis le bruit, je ressens la chaleur. Mais l'homme me dira que ces apparences sont fausses et que je dors » (2011, 43-44). Le corps est donc également lié à des notions comme l'imagination et l'illusion, qui, finalement, dépendent de la pensée, et donc de l'âme. On connaît donc plus sûrement le corps par l'âme que par les sens. Descartes prend également l'exemple du morceau de cire qu'on croit connaître distinctement grâce à son odeur, sa forme, sa couleur et son goût, mais si on l'approche du feu, on va se rendre compte qu'il va fondre, perdre son odeur et donc qu'on ne le connaissait pas véritablement. Par contre, la pensée juge l'avoir perçu. Ainsi, l'esprit est plus aisé à connaître avec certitude que le corps.

« Mais enfin me voici insensiblement revenu où je voulais ; car, puisque c'est une chose qui m'est à présent connue, qu'à proprement parler nous ne concevons les corps que par la faculté d'entendre qui est en nous [...], et que nous ne les connaissons pas de ce que nous les voyons, ou que nous les touchons, mais seulement de ce que nous les concevons par la pensée, je connais évidemment qu'il n'y a rien qui me soit plus facile à connaître que mon esprit. » (2011, 49).

### ***II.2. 2 Le dualisme cartésien ou l'union de l'âme et du corps***

Il s'agit de l'un des aspects les plus délicats et complexes de la philosophie cartésienne. La séparation de l'âme et du corps chez Descartes - souvent appelée « dualisme » - paraissant assez explicite à la lecture des pensées cartésiennes, n'a pas laissé indifférent un nombre considérable d'auteurs. Parmi eux, Julien Offroy de La Mettrie : « Que je pense différemment ! Je crois que Descartes serait un homme respectable à tous égards, si, né dans un siècle qu'il n'eût pas dû éclairer, il eût connu le prix de l'expérience et de l'observation et le danger de s'en écarter » (2010, 205).

En tant que médecin, La Mettrie n'accepte pas de tels propos lorsqu'il est question de l'homme, son sujet de prédilection, qu'il pense connaître mieux qu'aucun autre. Il se sert du « bâton de l'expérience » pour étudier l'homme *a posteriori* et n'admet pas les

déductions gratuites sans preuves scientifiques, comme par exemple le fait même de donner une définition de l'âme, substance abstraite et invisible. En effet, pour lui l'âme est « un vain terme dont on n'a point d'idée, et dont un bon esprit ne doit se servir que pour nommer la partie qui pense en nous » (2010, 190).

Sa critique vise non seulement Descartes, mais aussi les partisans du cartésianisme qui ont tous commis la même faute : « Ils ont admis deux substances distinctes dans l'homme, comme s'ils les avaient vues et bien comptées » (2010, 144).

La Mettrie, lui, proclame l'union de l'âme et du corps en affirmant que l'un ne pourrait pas exister sans l'autre et que l'homme représente une « unité matérielle » dont l'âme est une partie concrète : « L'âme n'est qu'un principe du mouvement ou une partie matérielle sensible du cerveau qu'on peut sans craindre l'erreur regarder comme un ressort principal de toute la machine et qui a une influence visible sur tous les autres » (2010, 198). Ainsi l'âme et le corps s'influencent mutuellement, par exemple lorsque quelqu'un est malade, c'est tout d'abord la tension des nerfs c'est-à-dire le corps, qui cause la douleur et la fièvre, ensuite cette fièvre agit négativement sur l'âme, causant par exemple un manque de volonté, et enfin cela entraîne en retour une fatigue et une faiblesse du corps, de la machine. De même les aliments jouent un rôle important dans la condition physique de l'homme, et donc inévitablement aussi dans son équilibre psychique : « Les aliments entretiennent ce que la fièvre excite. Sans eux l'âme languit, entre en fureur et meurt abbatue [...]. Mais nourrissez le corps, versez dans ses tuyaux des sucs vigoureux, des liqueurs fortes : alors l'âme, généreuse comme elles, s'arme d'un fier courage [...]. Quelle puissance d'un repas ! La joie renaît dans un coeur triste.... » (2010, 152). De plus, La Mettrie tente d'expliquer anatomiquement ce phénomène. Lorsque la circulation du sang, par exemple, se fait avec une grande vitesse, l'âme ne trouve pas le repos, si par contre elle se calme et ralentit son cours, l'âme devient paisible ; et inversement, si l'âme est trop agitée, le corps ne peut être calme. Les passions agissent également sur le fonctionnement du corps et de l'âme. Selon La Mettrie, un homme jaloux ou malheureux, c'est-à-dire ayant une âme tourmentée, ne trouvera pas non plus de repos dans son corps, même dans les endroits les plus paisibles. Ainsi, « l'âme et le corps s'endorment ensemble » (2010, 150).

Certes, Descartes, contrairement à La Mettrie, définit l'âme comme une « substance immatérielle et indivisible », « substance pensante » et le corps comme une « substance étendue et divisible », « une chose complète ». Cela pourrait même insinuer

que ces deux substances sont disjointes et fonctionnent séparément sans avoir besoin l'une de l'autre. En fait, elles sont distinctes, c'est-à-dire d'une nature différente, mais si l'âme peut exister sans le corps, le corps, lui, a besoin de l'âme pour exister. Descartes prouve cela à travers l'exemple des passions. En effet, le corps n'a la faculté d'éprouver des sentiments que si la pensée, c'est-à-dire l'âme, les perçoit : « Car en effet, tous ces sentiments de faim, de soif, de douler etc., ne sont autre chose que de certaines façons confuses de penser, qui proviennent et dépendent de l'union et comme du mélange de l'esprit avec le corps » (2011, 124). Cette union est encore plus visible lorsque nos sens nous trompent. Descartes prend un exemple révélateur. Il parle des gens, qui, ayant perdu un bras ou une jambe, ont encore parfois eu l'impression de ressentir une certaine douleur dans ces membres, comme s'ils existaient toujours. Ainsi c'est l'âme pensante qui délivre l'homme de ce sentiment imaginaire.

Les sentiments et les passions sont donc un moyen de confirmer que l'âme et le corps sont unis et même intimement liés dans la mesure où si une partie du corps est blessée, c'est l'être entier qui souffre ; or si l'âme et le corps étaient séparés, l'homme ne sentirait pas la douleur : « ...il ne suffit pas qu'elle [l'âme] soit logée dans le corps humain ainsi qu'un pilote dans son navire, sinon peut-être pour mouvoir ses membres, mais qu'il est besoin qu'elle soit jointe et unie plus étroitement avec lui pour avoir, outre cela, des sentiments et des appétits semblables aux nôtres, et ainsi composer un vrai homme » (73).

Pourtant cette union est obscure et difficile à expliquer. Pour Descartes, il y aurait dans le cerveau une petite glande, « le siège de l'âme », qui guiderait les esprits-animaux censés faire naître les sensations dans l'âme :

« Mais en examinant la chose avec soin, il me semble avoir évidemment reconnu, que la partie du corps en laquelle l'âme exerce immédiatement ses fonctions n'est nullement le coeur ; ni aussi le cerveau, mais seulement la plus intérieure de ses parties, qui est une certaine glande fort petite, située dans le milieu de sa substance [la substance du cerveau], et tellement suspendue au-dessus du conduit par lequel les esprits de ses cavités antérieures ont communication avec ceux de la postérieure, que les moindres mouvements qui sont en elle peuvent beaucoup pour changer le cours de ces esprits, et réciproquement, que les moindres changements qui arrivent au cours des esprits peuvent beaucoup pour changer les mouvements de cette glande ». (Descartes, R. 1996, 22)

Descartes désignera également cette petite glande par « glande H » qui est aujourd'hui plus connue sous le nom de « glande pinéale ». Nous savons qu'en effet, c'est une partie du cerveau, plus précisément de l'épithalamus, qu'elle représente l'endroit où s'effectue une forte sécrétion d'hormones et donc qu'elle joue un rôle important dans le

rhythme biologique. En revanche, elle n'est en aucun cas l'endroit où se mêlent l'âme et le corps.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le corps humain a donc fait l'objet d'une approche mécaniste, particulièrement développée par deux grands philosophes : René Descartes et Julien Offroy de La Mettrie. Il est intéressant de remarquer que leur conception diffère sur quelques points ; comme nous l'avons décrit, selon Descartes, le corps se remue de lui-même, obéissant aux lois de la physique, il est distinct de l'âme, mais ils s'influencent mutuellement lorsqu'il est question d'éprouver diverses sensations ou passions. Et si l'âme se suffit à elle-même et qu'elle n'a pas besoin du corps pour exister, le corps, lui, ne peut exister sans elle puisque c'est elle qui lui sert à réaliser ses sentiments. La Mettrie, au contraire, considère le corps et l'âme comme un tout inséparable, l'âme n'étant que « le ressort principal » de la machine humaine. « Les divers états de l'âme sont donc toujours corrélatifs à ceux du corps ». (2010, 157)

D'autre part, chez Descartes, l'âme est décrite comme une substance immortelle et immatérielle et qui n'a qu'une seule fonction, celle de penser. Grâce à elle, l'homme prend conscience qu'il existe et en cela, il se différencie des animaux, dépourvus de la faculté de penser ainsi que de celle de parler. La Mettrie ajoute une idée intéressante selon laquelle les hommes se distinguent des animaux par leur éducation, mais sans elle, les animaux seraient supérieurs aux hommes grâce à leur instinct plus développé.

Comme nous l'avons vu, la philosophie de Descartes est très complexe et parfois ambiguë, et certains auteurs y ont vu des contradictions et elle a donc souvent fait l'objet de critiques. La Mettrie, déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle, avait mal interprété la conception cartésienne de l'âme et du corps, y voyant deux substances totalement indépendantes : « Quoi qu'il chante sur la distinction des deux substances, il est visible que ce n'est qu'un tour d'adresse, une ruse de style, pour faire avaler aux théologiens un poison caché à l'ombre d'une analogie qui frappe tout le monde, et qu'eux seuls ne voient pas » ou encore « pourquoi faire double ce qui n'est évidemment qu'un ? » (2010, 206). En revanche, sur certains points, La Mettrie ne cache pas son admiration pour Descartes : « ... sans lui, le champ de la philosophie, comme celui du bon esprit sans Newton, serait peut-être encore en friche. Il est vrai que ce célèbre philosophe s'est beaucoup trompé et

personne n'en disconvient. Mais enfin, il a connu la nature animale ; il a le premier parfaitement démontré que les animaux étaient de pures machines » (2010, 206).

D'autre part, toute la conception mécaniste de l'homme chez Descartes, basée sur les principes de la physique, se retrouve peut-être discréditée si l'on prend en compte que Descartes fait de Dieu le point de départ de la création de l'homme : « Mais pource que je n'en [des corps animés] avais pas encore assez de connaissances pour en parler [...], je me contentai de supposer que Dieu formât le corps d'un homme entierement semblables à l'un des nôtres, tant en la figure extérieure de ses membres qu'en la conformation intérieure de ses organes.... » (1999, 58).

Enfin, Descartes a aussi été critiqué, peu après sa mort par les anatomistes comme le Danois Niels Stensen, qui a nié la localisation de la glande pinéale proposée par Descartes dans son *Traité de l'homme*, remettant ainsi en cause toute la théorie cartésienne de l'âme et le corps<sup>29</sup>.

Le scientifique Jean Rostand, dans son article *Descartes et la biologie*, résume bien toutes ces opinions qu'ont pu avoir les scientifiques et philosophes à propos de Descartes, d'abord en le raillant avec une pointe d'humour : « Si Descartes revenait de nos jours, il verrait bien qu'aucune de ses explications ne reste debout ; mais il ne serait aucunement surpris par les développements et les réussites de la biologie moderne », puis en le louant : « ...nous voyons aujourd'hui presque tous les historiens de la biologie s'accorder à lui rendre hommage. [...]. nous saluons volontiers en René Descartes, un des pères de la pensée biologique contemporaine ».

---

<sup>29</sup> <http://asterion.revues.org/2187>

# TROISIEME PARTIE

## LE NATURALISME ET LE CORPS : FLAUBERT ET ZOLA OU L'HOMME VU PAR LA SCIENCE



<http://www.answers.com/topic/louis-legrand>

### III. LE NATURALISME ET LE CORPS

« Si nous savions comment notre corps est fait, nous n'oserions pas faire un mouvement »

Gustave Flaubert

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la science pénètre dans la littérature. Pendant la première moitié du siècle, des médecins ont beaucoup influencé la science, notamment Antonin Fourcroy<sup>30</sup> qui a contribué à la réorganisation de l'enseignement de la médecine et au développement des pratiques médicales. Il a en effet mis l'accent sur « l'observation clinique au lit du malade et la dissection anatomique » (Allamel-Raffin, C. & Leplège, A. 2009, 35). Ainsi, les hôpitaux et les laboratoires sont devenus des centres scientifiques et les « phénomènes physiologiques et pathologiques » sont devenus de plus en plus importants (2009, 40).

En France, la physiologie acquiert le statut de science expérimentale en 1816 grâce au *Précis élémentaire de physiologie* de François Magendie<sup>31</sup>, puis grâce à *l'Introduction à la médecine expérimentale* de Claude Bernard<sup>32</sup>, élève de Magendie. « Claude Bernard développa deux concepts essentiels : celui de milieu intérieur et celui de fonction. [...] En définissant la maladie comme la conséquence d'un trouble de la régulation du milieu intérieur, la physiologie bernardienne proposait une nouvelle conception dynamique de la maladie, comme processus et non comme état » (2009, 42).

Cette évolution a fait naître en littérature un nouveau mouvement, dont Emile Zola était le chef de file : le naturalisme. Comme nous allons le voir, le naturalisme est le prolongement du réalisme, mais il vise à reproduire le réel par l'application de méthodes scientifiques et expérimentales. Zola s'est beaucoup inspiré de l'ouvrage de Claude Bernard et a, à son tour, montré l'influence du milieu et des phénomènes

---

<sup>30</sup> Antonin Fourcroy (1755-1809) : chimiste français

<sup>31</sup> François Magendie (1783-1855) : médecin français, professeur de médecine au Collège de France. Spécialiste en physiologie nerveuse. Disponible en ligne sur : <http://www.medarus.org/Medecins/MedecinsTextes/magendie.htm>

<sup>32</sup> Claude Bernard (1813-1878) : biologiste, médecin, physiologiste et scientifique français. Professeur de médecine au Collège de France et membre de l'Académie Française. Disponible en ligne sur : [http://www.jesuismort.com/biographie\\_celebrite\\_chercher/biographie-claude\\_bernard-1936.php](http://www.jesuismort.com/biographie_celebrite_chercher/biographie-claude_bernard-1936.php)

physiologiques sur le comportement humain, notamment dans la série des Rougon-Macquart, *histoire naturelle d'une famille sous le Second Empire*. Gustave Flaubert, dont le père était chirurgien, a aussi été beaucoup influencé par la médecine dont le champ lexical est très présent, précis et réaliste dans ses œuvres.

Pourtant, le naturalisme a été critiqué en raison d'un trop grand souci de vérité et de réalisme qui, pour certains, devient vulgaire et choquant. Parmi les opposants, Louis Ullbach, journaliste au Figaro, qui a qualifié les œuvres de Zola de « littérature putride ».

### **III.1 L'écriture scientifique**

« Pourquoi la littérature elle-même ne deviendrait-elle pas une science grâce à la méthode expérimentale ? » (Zola, E. 2006, 71). C'est la question que se pose le grand auteur français du XIX<sup>e</sup> siècle, Emile Zola, dans son *Roman Expérimental*, après avoir lu *l'Introduction à la médecine expérimentale* de Claude Bernard. Il ajoute : « Ce livre, d'un savant dont l'autorité est décisive, va me servir de base solide. [...] Le plus souvent, il me suffira de remplacer le mot « médecin » par le mot « romancier », pour rendre ma pensée claire et lui apporter la rigueur d'une vérité scientifique ». (2006, 48). C'est ainsi que Zola a commencé à introduire les notions d'expérimentation et de physiologie dans ses romans, et qu'il a inauguré le roman naturaliste.

#### **III.1.1 Le naturalisme**

Le terme « naturalisme » vient du latin « naturalis » (*naturel*) et est donc, à l'origine, synonyme d'« épicurisme », c'est-à-dire la recherche du plaisir naturel, du bonheur et de la sagesse. Au XVI<sup>e</sup> siècle, un naturaliste est un homme qui s'intéresse à l'« histoire naturelle », c'est-à-dire la science, la biologie etc. Au XVII<sup>e</sup> siècle, le naturalisme est « l'étude rationnelle des phénomènes naturels ». Au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans l'Encyclopédie de Diderot, « les naturalistes sont ceux qui n'admettent point de Dieux, mais qui croient qu'il n'y a qu'une substance matérialiste ». Enfin, en 1868, dans la préface de *Thérèse Raquin*, Emile Zola a utilisé pour la première fois le terme en littérature : « Le groupe d'écrivains naturalistes auquel j'ai l'honneur d'appartenir a assez de courage et d'activité pour produire des œuvres fortes, portant en elles leur défense » (Zola, E. 2011, 29).

Le naturalisme découle du réalisme puisqu'il veut également peindre la réalité telle qu'elle est. Mais il a une autre caractéristique qui dépasse le réalisme : il s'appuie sur les récentes découvertes scientifiques, surtout dans le domaine de la biologie, de la physiologie et de la psychologie, révélées au XIX<sup>e</sup> siècle.

« Le roman expérimental est une conséquence de l'évolution scientifique du siècle ; il continue et complète la physiologie, qui elle-même s'appuie sur la chimie et la physique ; il substitue à l'étude de l'homme abstrait, de l'homme métaphysique, l'étude de l'homme naturel, soumis aux lois physico-chimiques et déterminé par les influences du milieu » (2006, 65).

Le romancier naturaliste décrit ses personnages et analyse leur comportement, il n'est donc plus seulement un observateur mais aussi un expérimentateur, comme le médecin

ou le biologiste : « Si la méthode expérimentale a pu être portée de la chimie ou de la physique dans la physiologie et la médecine, elle peut l'être de la physiologie dans le roman naturaliste » (2006, 57).

Le développement des sciences a également apporté de nouveaux sujets dans la littérature, comme l'influence de l'environnement sur le comportement humain, issue de la théorie d'Hippolyte Taine<sup>33</sup> selon laquelle les hommes sont soumis à une triple détermination : celle du milieu, de la race et de l'époque dans laquelle ils vivent. Zola s'est beaucoup inspiré du déterminisme du milieu et de l'hérédité, qui, comme nous allons le voir, sont très présents par exemple dans *Thérèse Raquin*, *l'Assommoir* ou encore *La Bête humaine*. Zola s'est aussi inspiré de la théorie de transmission héréditaire des caractères de Charles Darwin<sup>34</sup> : « ... j'estime que la question d'hérédité a une grande influence dans les manifestations intellectuelles et passionnelles de l'homme. Je donne aussi une importance considérable au milieu. Il faudrait, sur la méthode, aborder les théories de Darwin » (2006, 62). *Le Traité sur l'hérédité naturelle* du Docteur Lucas<sup>35</sup> a également été une grande source d'inspiration pour Zola et dont la famille Rougon-Macquart sera un exemple ; dans la préface de *La fortune des Rougons* (1869), Zola écrit : « Physiologiquement, ils sont la lente succession des accidents nerveux et sanguins qui se déclarent dans une race, à la suite de la première lésion organique ». Avec le roman naturaliste, l'homme n'est plus seulement un esprit mais il possède un corps commandé par ses sentiments et ses pulsions qui agit sur sa raison et sa santé. De plus il vit dans un milieu social déterminé qui influence ses réactions et son comportement. Selon Zola, le but du naturaliste est précisément d'expliquer le comportement des personnages, expliquer le *comment* et non le *pourquoi* des choses. Puis il reprend un exemple très intéressant de Claude Bernard : « Si nous ne pouvons savoir *pourquoi* l'opium et ses alcaloïdes font dormir, nous pourrions connaître le mécanisme de ce sommeil et savoir *comment* l'opium ou ses principes font dormir » (2006, 64).

Ainsi, « toute l'opération consiste à prendre les faits dans la nature, puis à étudier le mécanisme des faits, en agissant sur eux par les modifications des

---

<sup>33</sup> Hippolyte Taine (1828-1893) : philosophe, historien et critique français.

<sup>34</sup> Charles Darwin (1809-1882) : naturaliste britannique il a élaboré une doctrine évolutionniste de l'espèce dans son ouvrage : *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle* (1859).

<sup>35</sup> Prosper Lucas (1808-1885) : médecin français, il a écrit un *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux, avec l'application méthodique des lois de la procréation au traitement général des affections dont elle est le principe* .

circonstances et de milieux, sans jamais s'écarter des lois de la nature. Au bout, il y a la connaissance de l'homme, la connaissance scientifique, dans son action individuelle et sociale » (2006, 53).

### **III.1.2 Le souci de réalisme**

Comme les auteurs réalistes, par exemple Balzac, réputé pour des longues descriptions très détaillées, les naturalistes ont le souci du réalisme. D'ailleurs, dans *Les romanciers naturalistes*, Zola affirme :

« Le premier caractère du roman naturaliste, dont Madame Bovary est le type, est la reproduction exacte de la vie, l'absence de tout élément romanesque. La composition de l'œuvre ne consiste plus que dans le choix des scènes et dans un certain ordre harmonique de développements. Les scènes sont elles-mêmes les premières venues : seulement, l'auteur les a soigneusement triées et équilibrées, de façon à faire de son ouvrage un monument d'art et de science. C'est de la vie exacte donnée dans un cadre admirable de facture. Toute invention extraordinaire en est donc banni »<sup>36</sup>

L'imagination n'est donc plus primordiale chez les romanciers naturalistes. Le plus important est de rester fidèle au réel et de rechercher la vérité, en somme, de reproduire exactement la nature. Gustave Flaubert confirme cette idée d' « absence d'élément romanesque » puisqu'il qualifiait *Madame Bovary* de « livre sur rien [...] un livre qui n'aurait presque pas de sujet, ou du moins ou le sujet serait presque invisible » (Flaubert, G. 1983, 387).

Avant l'écriture, les naturalistes font de nombreuses recherches dans différents domaines pour créer leur personnages, le milieu de l'action etc. Zola, par exemple, a rassemblé des documents techniques sur le milieu ferroviaire avant d'écrire *La Bête Humaine*, c'est pourquoi il a pu utiliser les termes exacts concernant les trains, les locomotives, les gares, les cheminots et décrire précisément les gestes professionnels, les conditions de vie des travailleurs, d'autant plus que c'était l'époque de la révolution industrielle qui fascinait les populations. Zola a donc pu montrer l'influence et le pouvoir des chemins de fer sur la société et les changements que cela a entraîné. Dans *La Bête Humaine*, la principale ligne de train où se passe l'action est la ligne Paris-le Havre, que Zola avait prise pour s'en imprégner. L'auteur a également réussi à rendre le train réel grâce à la personnification. En effet, il a donné un nom à sa locomotive, devenant l'un des personnages principaux : la Lison. La Lison a un corps, elle vit : elle

---

<sup>36</sup> <http://www.lettres.ac-versailles.fr/spip.php?article187>

« respire », « souffle » elle a une « âme » : « Chaque fois, la Lison, raidissant les reins, buta du poitrail avec son souffle enragé de géante » (Zola, E. 2001, 256).

*L'Assommoir* est également un véritable document sur la classe ouvrière, leurs conditions de vie, de logement, leurs moeurs. Zola, qui a lui-même vécu au milieu d'ouvriers et d'artisans, dit d'ailleurs dans la préface avoir voulu « peindre la déchéance fatale d'une famille ouvrière, dans le milieu empesté de nos faubourgs » (Zola, E. 2010, 47). Pour s'informer, l'auteur avait visité le quartier de la Goutte d'Or où se passe le récit, il a même dessiné un plan des rues. L'espace joue d'ailleurs un rôle primordial puisque l'évolution des personnages passe toujours par un changement spatial. Gervaise, par exemple, habite dans sa jolie « boutique au rez-de-chaussée » lorsqu'elle est heureuse, petit à petit, pour montrer sa chute, elle habite dans des endroits de plus en plus petits et modestes – « une chambre et un cabinet, pas plus », « sous l'escalier »-, jusqu'à ne plus avoir où se loger.

De plus il a lu *Le Sublime ou le travailleur comme il est en 1870* de Denis Poulot<sup>37</sup> portant sur la classe ouvrière et les problèmes d'alcoolisme dont sont victimes Gervaise et Coupeau dans le roman. Dans le roman, les méfaits de l'alcoolisme sur le moral et le corps des personnages est très bien décrit, de façon presque scientifique :

« Il devint sourd d'une oreille. Puis, en quelques jours, sa vue baissa ; il lui fallait tenir la rampe de l'escalier, s'il ne voulait pas dégringoler. Quant à sa santé, elle se reposait, comme on dit. Il avait des maux de tête abominable, des étourdissements qui lui faisaient voir trente-six chandelles. Tout d'un coup, des douleurs aigües le prenaient dans les bras et dans les jambes ; il pâlisait, il était obligé de s'asseoir, et rester sur une chaise, hébété, pendant des heures ; même, après une de ses crises, il avait gardé son bras paralysé tout un jour... » (Zola, E. 1996, 450)

Comme dans *La Bête humaine*, dans *L'Assommoir*, l'Alambic prend un visage humain et est comparé à un « travailleur morne, puissant et muet » (1996, 89) : « A droite des réservoirs, le tuyau étroit de la machine à vapeur soufflait, d'une haleine rude et régulière, des jets de fumée blanche (1996, 61), « L'alambic, avec ses récipients de forme étrange, ses enroulements sans fin de tuyaux, gardait une mine sombre ; pas une fumée ne s'échappait ; à peine entendait-on un souffle intérieur, un ronflement souterrain » (1996, 89).

Gustave Flaubert a, lui aussi, puisé dans la science avant d'écrire *Madame Bovary*. Depuis son enfance, il a été imprégné dans le milieu médical grâce à la profession de son père, chirurgien. Pour écrire *Madame Bovary*, il a eu recours à de nombreux textes spécialisés ; pour décrire la pharmacie d'Homais, il a lu l'« Officine ou répertoire

---

<sup>37</sup> Denis Poulot (1832-1905) : entrepreneur et essayiste français

général de la pharmacie pratique » de Dorvault<sup>38</sup>, pour l'opération du personnage d'Hippolyte, il a utilisé « Le Traité pratique du pied-bot » du docteur Duval<sup>39</sup> et, dans le roman, Charles Bovary, médecin, s'en sert aussi avant d'opérer Hippolyte :

« Il fit venir de Rouen le volume du Docteur Duval, et, tous les soirs, se prenant la tête entre les mains, il s'enfonçait dans cette lecture. [...] il étudiait les équins, les varus et les valgus, c'est-à-dire la stréphocatopodie, la stréphendopodie et la stréphexopodie (ou, pour parler mieux, les différentes déviations du pied, soit en bas, en dedans ou en dehors), avec la stréphypopodie et la stréphanopodie (autrement dit torsion en dessous et redressement en haut » (1983, 209).

Le déroulement de l'opération elle-même, regorge de termes médicaux et de mots liés au corps humain tels que « muscle », « tibia intérieur », « tendons », « ligature d'une artère », « maxillaire supérieure », « ténotome », « œdème », « tuméfaction », « phlyctène » (1983, 210-213).

Enfin, il s'est même documenté pour décrire les problèmes financiers d'Emma. Dans une lettre à Louis Bouilhet<sup>40</sup>, il écrit :

« A propos d'argent, je suis empêtré dans des explications de billets, d'escompte, etc. que je ne comprends pas trop. J'arrange tout cela en dialogue rythmé, miséricorde ! [...] Je ne sais ce que je vais faire avec les embarras financiers de la Bovary. J'ai un dialogue et des explications qui me paraissent insurmontables. Depuis quinze jours, je n'ai pas avancé d'une ligne » (1983, 413).

### **III.1.3 Une littérature putride ?**

La réalité est parfois dure, et à force de trop vouloir la décrire en détail, Zola a été accusé, notamment par le journaliste Ferragus<sup>41</sup>, de faire de la « littérature brutale », « violente », « putride ». En effet, les thèmes de ses romans sont parfois assez noirs (alcoolisme, crimes, problèmes ouvriers), les lieux sont souvent sinistres (bar, morgue, mine, tunnel) et le vocabulaire familier et cru. *La Bête Humaine* est un roman du crime, avec sept morts, et *l'Assommoir* un roman de la déchéance, *Thérèse Raquin* un roman de la folie, qualifié par Ferragus de « flaque de boue et de sang ». En fait, Zola a voulu montrer que la beauté d'une œuvre ne dépend pas du thème mais de la façon dont elle est écrite et même si le thème est banal ou sordide, l'important c'est la reproduction de la réalité. Même si c'est avec *l'Assommoir*, en 1877, que Zola est devenu célèbre, le

---

<sup>38</sup> François-Laurent-Marie Dorvault (1815-1879) : précurseur de la pharmacie moderne

<sup>39</sup> Vincent Duval (1795-1876) : docteur en médecine

<sup>40</sup> Louis Bouilhet (1821-1869) : poète et dramaturge français. Il a étudié la médecine et travaillé avec le père de Gustave Flaubert avant de se tourner vers la poésie. Ami de Flaubert.

<sup>41</sup> Ferragus est le pseudonyme de Louis Ulbach, (1822-1889), journaliste, romancier et auteur dramatique français, qui a écrit un article critique sur Thérèse Raquin dans le Figaro : *la littérature putride* (1868)

roman n'a d'abord pas été épargné par la critique. On a critiqué la langue argotique et peu esthétique utilisée par l'auteur, les descriptions dégoûtantes de personnes ivres ou pauvres. Mais Zola s'est défendu : « J'ai voulu peindre la déchéance fatale d'une famille ouvrière, dans le milieu empesté de nos faubourgs. Au bout de l'ivrognerie et de la fainéantise, il y a le relâchement des liens de la famille, les ordures de la promiscuité, l'oubli progressif des sentiments honnêtes, puis comme dénouement la honte et la mort. C'est de la morale en action, tout simplement ». Ainsi, pour lui, il y a un but pédagogique dans son roman, le lecteur doit en tirer une « morale ».

Dans certains romans de Zola, même les objets et les machines deviennent inquiétants, voire violents. Dans *La Bête Humaine*, la locomotive La Lison est transformée en monstre tout-puissant : « Il passa comme un coup de foudre, ébranlant, menaçant d'emporter la maison basse au milieu d'un vent de tempête » (2001, 69), « La Lison, avec cet homme accroché à son flan, continuait sa course haletante, dans la nuit, parmi l'immense couche blanche » (2001, 246). Dans le roman, elle est le lieu du crime, elle porte la mort en elle : « Qu'importaient les victimes que la machine écrasait en chemin ! N'allait-elle pas quand-même à l'avenir, insoucieuse du sang répandu ? » (2001, 461). Le réseau de chemin de fer est aussi personnifié de façon effrayante : « C'était comme un grand corps, un être géant couché en travers de la terre, la tête à Paris, les vertèbres tout le long de la ligne, les membres s'élargissant avec les embranchements, les pieds et les mains au Havre et dans les autres villes d'arrivée » (2001, 75). L'alambic de l'Assommoir est également représenté avec un corps, comme un « travailleur morne, puissant et muet ». Il est « triste », « gardait une mine sombre », (2010, 89) mais il est aussi énorme « gros bedon » (2010, 89), impressionnant et il reste « une machine à saouler » (2010, 89). Gervaise en a d'abord peur : « Ca me fait froid cette machine » (2010, 90). Puis, plus les personnages deviennent alcooliques, plus l'alambic devient monstrueux : « On aurait dit la fressure de métal d'une grande gueuse, de quelque sorcière qui lâchait goutte à goutte le feu de ses entrailles », « L'ombre de l'appareil, contre la muraille du fond, dessinait des abominations, des figures avec des queues, des monstres ouvrant leur mâchoires, comme pour avaler le monde » (2010, 404).

Dans *Thérèse Raquin*, Zola décrit de façon crue la « Morgue », lieu étouffant, lié au crime et il se dégage une impression d'angoisse et de dégoût dans ce lieu : « Ca et là, sur les dalles, des corps nus faisaient des tâches vertes et jaunes, blanches et rouges; certains corps gardaient leur chair vierge dans la rigidité de la mort, d'autres semblaient des tas de viande sanglante et pourrie » (2011, 125). Zola décrit ironiquement ce lieu

comme un « spectacle » : « la Morgue est un spectacle à la portée de toutes les bourses que se paient gratuitement les passants, pauvres ou riches » (2011, 127).

D'autre part, chez les romanciers naturalistes, la mort est souvent évoquée et elle aussi décrite de façon précise et réaliste. La mort de Madame Bovary est, par exemple, décrite de façon presque scientifique : Elle « est pâle », « sue », a les « membres crispés », « le corps couvert de tâches brunes ». Le verdict du pharmacien Homais est digne d'une parole de médecin : « Nous avons eu d'abord un sentiment de siccité au pharynx, puis des douleurs intolérables à l'épigastre, superpurgation, coma » (1983, 355). Puis, pour la soigner, le médecin « prescrit de l'émétique, afin de dégager complètement l'estomac. Elle ne tarda pas à vomir du sang ». (1983, 353). La mort de la Lison, dans *La Bête humaine* est à la fois réelle et fantastique, elle peut être comparée à la mort d'une femme : « La Lison, renversée sur les reins, le ventre ouvert, perdait sa vapeur » [...] et son âme s'en allait avec la force qui la faisait vivante, cette haleine immense dont elle ne parvenait pas à se vider toute. La géante éventrée s'apaisa encore, s'endormit peu à peu d'un sommeil très doux, finit par se taire. Elle était morte » (2011, 377).

Certes, la langue crue et familière de Zola a pu déplaire, même Flaubert a critiqué la langue de l'Assommoir : « J'ai lu par hasard un fragment de l'Assommoir [...]. Je trouve cela ignoble, absolument. Faire vrai ne me paraît pas être la première condition de l'art. Viser au beau est le principal, et l'atteindre, si l'on peut ». Mais finalement il admet le talent de Zola : « Il y a, dans ces longues pages malpropres, une puissance réelle et un tempérament incontestable »<sup>42</sup>. Finalement, tout le monde reconnaîtra le talent d'Emile Zola, et sa magnifique aptitude à décrire la société telle qu'elle est, même si elle est décadente, et la réalité même si elle est cruelle. Dans une étude sur Zola, Alain Pagès, professeur à la Sorbonne, mentionne des articles sur Zola, dont celui de *L'histoire de la littérature française illustrée*, aux éditions Larrouse, datant de 1924 :

« Sa langue, inégale, est comme un fleuve qui charrie des épaves dans une eau souvent trouble et qui ne fait impression que par la force de son courant. Emile Zola, quoique volontairement obscène et systématiquement pessimiste, amuse par son imagination luxuriante. C'est en son fond un écrivain populaire, un feuilletonniste lyrique. Il faut

---

<sup>42</sup> [http://expositions.bnf.fr/brouillons/pedago/pdf/flaubert\\_z.pdf](http://expositions.bnf.fr/brouillons/pedago/pdf/flaubert_z.pdf)

convenir pourtant que *l'Assommoir* et *Germinal* sont des chefs- d'œuvre d'un genre vite épuisé, peut-être, mais des chefs-d'œuvre »<sup>43</sup>.

### **III.2 La psychologie et la physiologie du corps**

Au XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux auteurs se sont intéressés à l'aspect psychologique de leur personnage. Balzac a été le premier à dépeindre en détail différentes classes sociales de la société de son époque dans *La Comédie humaine*, insistant sur l'influence du milieu social et géographique sur la psychologie de ses personnages. Chez Flaubert, par exemple dans *Madame Bovary*, les personnages existent plus par leurs sentiments et leur pensées intérieures que par leurs actions. Enfin, Zola, qui a lui aussi décrit les différents milieux de la société, s'est surtout intéressé à la physiologie des personnages, influencés par leur milieu et surtout leurs « tares héréditaires » qui modifient leur comportement.

#### **III.2.1 Le bovarysme**

Dans *Madame Bovary*, l'aspect psychologique est très présent. Flaubert décrit sans cesse les émotions intérieures d'Emma : « Elle se laissait aller au bercement des mélodies et se sentait elle-même vibrer de tout son être, comme si les archets des violons se fussent promenés sur ses nerfs » (1983, 256). Emma est une personne très émotive, influencée par ses lectures, tantôt mélancolique, tantôt heureuse, tantôt déçue, tantôt émue. Flaubert donne d'ailleurs peu d'informations sur son corps, il évoque plutôt ses sentiments et ses sens, notamment concernant son amour, souvent idéalisé et inassouvi : « Elle était aussi dégoûtée de lui qu'il était fatigué d'elle. Emma retrouvait dans l'adultère toutes les platitudes du mariage. [...] Elle accusait Léon de ses espoirs déçus, comme s'il l'avait trahie ; et même elle souhaitait une catastrophe qui amenât leur séparation, puisqu'elle n'avait pas le courage de s'y décider » (1983, 325). Emma est aussi nerveuse et susceptible : « Pourquoi ces emportements? Il [Charles] expliquait tout par son ancienne maladie nerveuse » (1983, 323). Tous ces traits de caractère font d'Emma Bovary une personne à la psychologie complexe, instable et fragile. Vivant pour et par ses livres, elle est passionnée par la beauté des mots mais n'arrive pas à les comprendre concrètement : « Emma cherchait à savoir ce que l'on entendait au juste dans la vie par les mots de *félicité*, de *passion*, et d'*ivresse*, qui lui avaient paru si beaux

---

<sup>43</sup> <http://www.item.ens.fr/index.php?id=187040>

dans les livres » (1983, 68). Malgré de nombreuses relations amoureuses, elle n'arrive pas à trouver son bonheur parce qu'elle a constamment la sensation d'être insatisfaite et indéterminée.

« D'où venait donc cette insuffisance de la vie, cette pourriture instantanée des choses où elle s'appuyait [...] rien, d'ailleurs, ne valait la peine d'une recherche ; tout mentait ! Chaque sourire cachait un bâillement d'ennui, chaque joie une malédiction, tout plaisir son dégoût, et les meilleurs baisers ne vous laissent sur la lèvre qu'une irréalisable envie d'une volupté plus haute » (1983, 319).

C'est ce comportement que Jules de Gaultier<sup>44</sup>, philosophe français, a appelé « bovarysme », défini comme « la faculté déparée à l'homme de se concevoir autrement qu'il n'est » (1983, 425). Dans la préface de l'oeuvre, la critique Béatrice Didier écrit : « Elle incarne le thème de l'Ennui, du Spleen, de ce sentiment de vertige et de vide qui prend, à constater la pauvreté de la réalité, celui ou celle qui a trop rêvé » (1983, 19). Ainsi, même amoureuse de Léon, elle n'arrive pourtant pas à être heureuse : « Elle était amoureuse de Léon et elle recherchait la solitude, afin de pouvoir plus à l'aise se délecter en son image. La vue de son personnage troublait la volupté de cette méditation. Emma palpitait au bruit de ses pas, puis, en sa présence, l'émotion tombait, et il ne lui restait ensuite qu'un immense étonnement qui se finissait en tristesse » (1983, 141).

Dans *Travail de Flaubert*, de Raymonde Debray-Genette et al., une étude très intéressante a été menée par Jean Starobinski<sup>45</sup>, « *L'échelle des températures, lecture du corps dans Madame Bovary* », dans laquelle il analyse le champ lexical de la chaleur et du froid dans l'oeuvre et montre comment cela est relié à la psychologie d'Emma. Selon lui, Flaubert utilise l'opposition « chaud / froid » pour souligner l'opposition entre le corps d'Emma et son milieu. Les descriptions de la physiologie d'Emma sont aussi très souvent liés aux effets physiques et chimiques de la chaleur ou du froid.

« Entre le chaud et le froid, les oppositions thermiques constituent l'un des axes principaux au long desquels se distribuent les séries perceptives. Elles sont d'autant plus importantes qu'elles impliquent, d'une part, le décor (extérieur, selon le rythme des saisons ; intérieur, selon la température des chambres, le feu dans la cheminée) ; et, d'autre part, toute une série de valeurs symboliques liées à la rhétorique amoureuse. L'axe thermique est, si l'on peut dire, une sorte de lieu géométrique : jours d'été, jours d'hiver constituent le fond même de tous les paysages « réels » ; étouffements et frissons, au niveau du corps, sont une façon de vivre ce réel, mais où l'imaginaire a sa part ; de surcroît, la chaleur et le froid ont une signification emblématique, dont Flaubert sait admirablement jouer... » (Debray-Genette, R. 1983, 51)

---

<sup>44</sup> Jules de Gaultier (1858-1942) : philosophe français, auteur de *Le Bovarysme, la psychologie dans l'oeuvre de Flaubert* (1892)

<sup>45</sup> Jean Starobinski (1920- ) : écrivain et historien de la philosophie française. Docteur ès Lettres et Docteur en médecine, il enseigne aux universités de Bâle et Genève.

Tout au long de l'œuvre, on retrouve cette opposition dans le champ lexical : « glace, frissonnement, frisson, étouffement, sueur, frémissement, flamme, froid, feu, eau, grelotter, rafraîchir, chaleur, cheminée, réchauffer etc. ». Starobinski note également que la chaleur et l'amour décrits dans les livres sont souvent suivis d'un grelottement d'Emma, qui trahit sa solitude. Ainsi, ses illusions sont connotées de façon positives, par le symbole de la chaleur, et la réalité est connotée de façon négative, par le symbole du froid.

D'autre part, les amants d'Emma et ses sensations amoureuses sont décrits à travers cette opposition : « La nuit était noire. Quelques gouttes de pluie tombaient. Elle aspira le vent humide qui lui rafraîchissait les paupières [...]. Mais elle grelottait de froid. Elle se deshabilla et se blottit entre les draps, contre Charles qui dormait » (Debray-Genette, R. 1983, 52). Après être déçue par Charles, celui-ci « sera continuellement associé aux images des liquides froids » (Debray-Genette, R. 1983, 52). L'amour d'Emma pour Léon est également sur fond froid, montrant l'insatisfaction d'Emma, en revanche, après leur séparation, son souvenir sera sur toujours sur fond chaud, symbolisé par la flamme : « Regardant de son lit le feu clair qui brûlait, elle voyait encore, comme là-bas, Léon debout... » (Debray-Genette, R. 1983, 54). Finalement, Emma mourra également dans le froid : « Elle sentait un froid de glace qui lui montait des pieds jusqu'au cœur » (1983, 350).

### **III.2.2 La physiologie chez Zola**

Zola, lui, n'accorde pas une grande importance à la psychologie. Les personnages sont plutôt commandés par leur « sang », leurs instincts. Dans la préface de *Thérèse Raquin*, Zola écrit :

« Dans *Thérèse Raquin*, j'ai voulu étudier des tempéraments et non des caractères. Là est le livre entier. J'ai choisi des personnages souverainement dominés par leurs nerfs et leur sang, dépourvus de libre arbitre, entraînés à chaque acte de leur vie par les fatalités de leur chair. Thérèse et Laurent sont des brutes humaines, rien de plus. J'ai cherché à suivre pas à pas, dans ces brutes, le travail sourd des passions, les poussées de l'instinct, les détraquements cérébraux survenus à la suite d'une crise nerveuse » (2011, 24).

Ainsi, c'est bien l'aspect physiologique qui est primordial chez Zola : « Qu'on lise le roman avec soin, on verra que chaque chapitre est l'étude d'un cas curieux de physiologie » (2011, 25).

Dans *Thérèse Raquin*, les références médicales et physiologiques sont nombreuses : « nerfs, sang, détraquement, mécanisme de leur être, cerveau, névrose aiguë, éréthisme

nerveux, organisme, chair, vie sanguine, système nerveux, être frissonnant, angoisse, anxiété de tempérament nerveux, fièvre » (2011, 199-200). La vie intérieure des personnages est montrée directement et le roman devient presque un roman du comportement. Thérèse est par exemple associée à des expressions comme « nature nerveuse », « muscles courts et puissants », « une passion qui dormait dans sa chair assoupie », « des hallucinations la prenaient ». Son amant Laurent est, lui, prisonnier de ses instincts : « tout semblait inconscient dans cette florissante nature de brute ; il obéissait aux instincts, il se laissait conduire par les volontés de son organisme » (2011, 88). Les deux personnages sont donc influencés par leur comportement qui les pousse à l'excès, c'est-à-dire au crime. Ils noient le premier mari de Thérèse, Camille, lors d'une promenade en bateau sur la Seine. Après le crime, « les remords sont purement physiques » (2011, 201), en revanche, Thérèse et Laurent n'ont aucun problème moral : « Le lendemain, Laurent s'éveilla frais et dispo. Il avait bien dormi » (2011, 123), « Jamais Thérèse n'avait eu l'esprit si calme [...] La nuit, seule dans son lit, elle se trouvait heureuse » (2011, 141).

Pourtant, Laurent est peu à peu déséquilibré : « Les nerfs se développèrent, l'emportèrent sur l'élément sanguin, et ce fait seul modifia sa nature. Il perdit son calme, sa lourdeur, il ne vécut plus une vie endormie [...]. Il tomba dans les angoisses qui secouent les corps et les esprits détraqués » (2011, 200). Thérèse, elle, « acquit une sensibilité nerveuse qui la faisait rire ou pleurer sans motif. L'équilibre, qui tendait à s'établir en elle fut rompu » (2011, 143). Petit à petit, les personnages sombrent dans la folie. Le champ lexical de la folie, de l'hystérie, de l'angoisse est très riche : « effroi, folie, névrose, épouvante, livide, crainte, hallucinations, atroce, délire, étrangeté effrayante ». Thérèse et Laurent voient apparaître Camille dans leurs rêves, ils sont victimes d'hallucinations, Camille les hante et il devient presque plus important dans le récit que lorsqu'il était vivant : « Il y avait entre eux une large place. Là couchait le cadavre de Camille. La fièvre, le délire leur prenaient, et cet obstacle devenait matériel pour eux » (2011, 205). Ainsi, le récit devient parfois presque fantastique. Pourtant, il y a aussi des descriptions très précises concernant les maladies nerveuses : « Auparavant, il [Laurent] étouffait sous le poids lourd de son sang, il restait aveuglé par l'épaisse vapeur de santé qui l'entourait ; maintenant, maigri, frissonnant, il avait la verve inquiète [...]. A la maladie, en quelque sorte morale, sa névrose, dont tout son être était secoué, développait en lui un sens artistique d'une lucidité étrange » (2011, 229). Zola partage donc l'idée de Claude Bernard, qui définissait la maladie comme « la

conséquence d'un trouble de la régulation du milieu intérieur » et « proposait une nouvelle conception dynamique de la maladie, comme processus et non comme état ». (2009, 42).

Tout au long de l'œuvre, il est intéressant de voir l'évolution du comportement des deux héros, dont les caractères sont différents. Chacun réagit différemment et évolue différemment, mais tous les deux deviennent fous et se suicident. Dans la préface, Zola disait d'ailleurs : « J'ai simplement fait sur deux corps vivants le travail analytique que les chirurgiens font sur des cadavres » (2011, 25).

Dans les romans de la saga des Rougon-Macquart, la physiologie est également représentée par le biais de l'hérédité. De nombreux membres de la famille des Rougon-Macquart sont porteurs de la tare héréditaire, de la « fêlure » comme l'appelait Zola, sous des formes diverses : Le héros de *La Bête Humaine*, Jacques Lantier, est un meurtrier, victime de névrose criminelle car il est porteur de la folie héréditaire. En effet, il est le fils de Gervaise Macquart, héroïne de l'Assommoir, qui, sombre dans la misère et l'alcoolisme avec son mari Coupeau : « Lantier en venait à penser qu'il payait pour les autres, les pères, les grand pères, qui avaient bu, les générations d'ivrogne dont il était le sang gâté, un long empoisonnement... » (2001, 85). Même s'il n'est pas alcoolique lui-même, il est victime de l'alcoolisme de ses parents et garde en lui l'empoisonnement. Dans le roman, Jacques apparaît comme la deuxième Bête Humaine, avec la locomotive, il est animalisé, primitif, dans ses moments de crise, il a des tendances homicides et il n'est plus lui-même : « Ce n'était plus lui qui agissait, mais l'autre » (2001, 303). Il ne contrôle plus ses gestes car ses pulsions sont trop fortes : « Des mains qui lui viendraient d'un autre, des mains léguées par quelque ancêtre, au temps où l'homme, dans les bois, étranglait les bêtes » (2001, 300) ; « Sa mâchoire inférieure avançait tellement, dans une sorte de coup de gueule, qu'il s'en trouvait défiguré » (2001, 414).

Jacques a commis plusieurs crimes et, comme Thérèse et Laurent, il n'a aucun regret, même physique : « Depuis le crime, pas un frisson ne lui était venu, il ne songeait même pas à ces choses, la mémoire abolie [...]. Il n'avait ni remords ni scrupule, d'une absolue inconscience » (2001, 449). Comme l'écrit André Durand dans son article, « Zola a voulu représenter l'hérédité et ses conséquences, mais aussi explorer les personnalités criminelles soumises à des pulsions primitives, comme l'indique le titre qu'il voulait

donner « L'inconscient »<sup>46</sup>. Dans *La Bête Humaine*, l'influence de l'hérédité et du milieu est très visible sur le personnage de Jacques. Les autres personnages n'ont pas de tare héréditaire mais ils subissent aussi l'influence du milieu et sont guidés par leurs instincts. Il s'agit donc du « déterminisme » dont Zola a souvent parlé puisque, selon lui, les hommes sont déterminés par des lois naturelles, et c'est pour cela que le physique est lié au psychique : « Puisque c'était la loi de la vie, on devait y obéir » (2001, 326). Les héros sont en effet souvent passifs, comme Jacques ou Gervaise, dans *l'Assommoir*, qui se laisse complètement vivre, une fois alcoolique, comme s'il s'agissait de son destin.

Dans *l'Assommoir*, la tare héréditaire est également très présente, mais sous une autre forme : l'alcoolisme. Dans le roman, plusieurs personnes tombent dans l'alcoolisme : des hommes qui fréquentent souvent le bar « l'Assommoir », comme Mes-Bottes, Bec-Salé, Boit-Sans-Soif (Zola n'a sûrement pas choisi ces noms au hasard), Coupeau, le mari de Gervaise, qui entraîne peu à peu Gervaise elle-même, héroïne du roman, dans sa chute. Avant d'être considéré comme un danger individuel et social, l'alcool est connoté assez positivement, il joue un rôle social et reconforte les hommes et leur permet d'oublier leur solitude et leurs conditions de travail difficile : « Le vin dégrasait et reposait du travail... » ; « une fraternité s'établissait avec la rue. On trinquaient à ceux qui passaient » (2010, 270-271). Petit à petit, Coupeau boit de plus en plus, « il devenait dégoûtant, ne pouvait plus boire sans se mettre dans un état ignoble » (2010, 313) ; il devient de plus en plus violent avec Gervaise et leur fille Nana, il devient malade. Les descriptions de Coupeau ivre sont très détaillées et Zola décrit bien la déchéance du corps :

« Coupeau avait rendu tripes et boyaux ; il y en avait plein la chambre ; le lit en était emplâtré, le tapis également, jusqu'à la commode qui se trouvait éclaboussée. Avec ça, Coupeau, tombé du lit où Poisson devait l'avoir jeté, ronflait là-dedans, au milieu de son ordure. Il s'y étalait, vautre comme un porc, une joue barbouillée, soufflant son haleine empestée par sa bouche ouverte, balayant de ses cheveux déjà gris la mare élargie autour de sa tête » (2010, 326).

Coupeau devient très amaigri et meurt dans une crise d'hallucination dont les effets physiques sont impressionnants : « Il bondissait, sautait d'un coin à un autre, tapait du ventre, des fesses, d'une épaule, roulait, se relevait. Ses os mollissaient, ses chairs avaient un bruit d'étoupes mouillées » (2010, 500-501). Finalement, alors que le corps de Coupeau semble mort, un élément fantastique apparaît : « Les pieds dansaient

---

<sup>46</sup> [www.comptoir litteraire.com/docs/364-zola-la-bete-humaine-.doc](http://www.comptoir litteraire.com/docs/364-zola-la-bete-humaine-.doc)

toujours, Coupeau avait beau dormir, les pieds dansaient. [...]. Mon Dieu, qu'est-ce qui se passait donc là-dedans ? Ca dansait jusqu'au fond de la viande ; les os eux-mêmes devaient sauter » (2010, 501).

Gervaise, de plus en plus malheureuse et seule, se laisse, à son tour, tenter par l'alcool. C'est aussi devant l'alambic qu'elle cède à la tentation et ses premiers verres sont un soulagement moral et physique pour elle : « L'odeur ne la gênait plus ; au contraire, elle avait des chatouilles dans le nez, elle trouvait que ça sentait bon ; ses paupières se fermaient un peu, tandis qu'elle respirait très court, sans étouffement... » (2010, 407). En fait, il ne pouvait en être autrement puisque Gervaise a, elle-même, des parents alcooliques<sup>47</sup>. Son hérédité l'entraîne donc à son tour dans l'alcoolisme et elle devient de plus en plus seule et pauvre. Cette déchéance morale s'accompagne de la déchéance physique. Contrairement à Coupeau, elle grossit, s'enlaidit et n'est plus ni femme ni mère. Elle se laisse envahir par la paresse, elle n'agit plus : « Elle s'avachit encore [...], devenait molle comme une chiffon à la besogne » (2010, 400) Encore une fois, Zola évoque le déterminisme, Gervaise est passive, elle cède aux pulsions intérieures, et l'Alambic, comme la Lison est personnifiée en femme, une force diabolique contre laquelle les hommes ne peuvent résister : « Dès qu'elle possédait quatre sous, elle buvait et battait les murs » (2010, 503). Gervaise doit se prostituer pour gagner de l'argent, elle a faim, froid et meurt « de misère, de fatigue et des ordures de sa vie gâtée » (2010, 503).

Dans *l'Assommoir*, on peut remarquer le rôle important joué par le milieu, c'est-à-dire, le milieu social, le logement, le travail, la famille, chez les personnages. Ainsi, Nana, fille de Gervaise et Lantier, ayant vécu dans un environnement violent, pauvre, au milieu de ses deux parents alcooliques, a, plus tard vécu un certain temps dans la rue et s'est prostitué pour fuir la pauvreté.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, avec les grands progrès de la science en biologie et en chimie par exemple, l'homme est perçu de façon plus détaillée et on commence à réaliser que la raison ne suffit pas pour diriger le corps. L'homme est parfois soumis à des pulsions intérieures qu'il ne peut pas contrôler, les sensations sont aussi importantes que la raison, et le milieu de vie modifie, parfois inconsciemment, le comportement. L'homme est en constante évolution, à la fois physique et morale. C'est pour cela que les

---

<sup>47</sup> Voir *La fortune des Rougons*

scientifiques, puis les écrivains, nommés naturalistes, se sont intéressés de plus en plus à la psychologie et à la physiologie.

« C'est là ce qui constitue le roman expérimental c'est posséder le mécanisme des phénomènes chez l'homme, montrer les rouages des manifestations intellectuelles et sensuelles telles que la physiologie nous l'expliquera, sous l'influence de l'hérédité, des circonstances ambiantes, puis montrer l'homme vivant dans le milieu social qu'il a produit lui-même, qu'il modifie tous les jours, et au sein duquel il éprouve à son tour une transformation continue » (2006, 63).

## CONCLUSION

La conception du corps humain a donc beaucoup évolué du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. A l'époque de l'Humanisme, l'homme idéal était un homme instruit, avide de savoir mais pas seulement. En effet, à cette époque, on a aussi insisté sur l'importance de prendre soin de son corps, de l'exercer pour être en bonne santé, il fallait donc avoir une « tête bien pleine » mais aussi « bien faite ». L'éducation du corps a intéressé certains auteurs, comme Jean-Jacques Rousseau, Michel de Montaigne ou encore François Rabelais, dont les œuvres sont presque des manuels d'éducation.

Les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ont commencé à s'intéresser au corps de plus près et de l'intérieur. De nombreux scientifiques ont étudié le fonctionnement et la structure interne du corps et de ses organes. René Descartes et Julien Offroy de la Mettrie ont développé une théorie mécanique de l'homme, selon laquelle l'être humain est perçu comme une « machine composée d'os et de chair », une « horloge », dont toutes les parties sont articulées entre elles. L'âme a aussi fait l'objet de recherches, notamment par Descartes qui a essayé d'expliquer la relation entre l'âme et le corps.

Finalement, le XIX<sup>e</sup> siècle voit naître la physiologie. Et, comme les scientifiques, les écrivains naturalistes comme Emile Zola et Gustave Flaubert pénètrent eux aussi encore plus profond à l'intérieur du corps puisqu'ils analysent, tels des médecins, non seulement l'anatomie mais aussi le psychique. Leurs personnages sont influencés par leur milieu, leurs pulsions intérieures et leur hérédité, leur âme et leur corps sont d'une grande complexité.

A la lecture des différents textes scientifiques et littéraires de ces quatre siècles, le lecteur a vraiment l'impression de regarder le corps des personnages d'abord de l'extérieur – par exemple les corps d'Emile, de Gargantua et de Pantagruel – puis de s'infiltrer à l'intérieur des corps et des esprits d'Emma, de Gervaise, de Thérèse ou de Jacques. Il ressent leurs passions, leurs angoisses, leurs dégoûts, leurs bonheurs, leurs malheurs, leurs folies, leur mal-être. Souvent, les récits sont décrits de façon si réelle et scientifique qu'à la lecture de la mort d'Emma Bovary, par exemple, le lecteur « sue » presque lui aussi et ressent presque cette « saveur âcre » qu'Emma « sentait dans sa bouche en mourant » (1983, 349).

## ANOTACE

Příjmení a jméno autora :	Bc. Radim Žatka
Název katedry a fakulty :	Filozofická fakulta, katedra romanistiky
Název diplomové práce :	Koncepce lidského těla ve francouzských filozofických, vědeckých a literárních traktátech od Montaigne po Zolu
Jméno vedoucího diplomové práce :	Doc. PhDr. Marie Voždová, PhD.
Počet znaků :	125 497
Počet příloh :	1
Počet titulů použité literatury :	12 monografií, 16 knih odborné literatury, 4 články, 2 slovníky, 15 internetových zdrojů
Klíčová slova :	lidské tělo, duše, věda, medicína, anatomie, fyziologie, psychologie, ideál výchovy, člověk-stroj, humanismus

### Resumé :

Práce se zabývá koncepcemi lidského těla u vybraných francouzských autorů od XVI. do XIX. století. Pozornost byla zaměřena na období Humanismu, kde hrála tělesnost a její rozvoj velmi důležitou roli. Rovněž jsme se zajímali o koncepci duše a těla v XVII. století. V neposlední řadě jsme sledovali vizi člověka v období rozvoje různých nových věd, jako fyziologie a psychologie, a to především v období Naturalismu ve francouzské literatuře.

### Abstract :

The thesis is about the conception of the human body in French literature from the XVI<sup>th</sup> to the XIX<sup>th</sup> century. Using chosen texts by Rabelais, Montaigne and Rousseau, we analyzed the conception of the body during Humanism, during the XVII<sup>th</sup> century, with Descartes mechanical philosophy and finally, we described the new conception of the body in the XIX<sup>th</sup> century, through texts by Zola and Flaubert, in which the psychological and physiological dimension is very interesting.

# BIBLIOGRAPHIE

## Littérature primaire

- DESCARTES, R. (1999). *Le discours de la méthode*. Paris : Librio, Flammarion.
- DESCARTES, R. (2011). *Méditations métaphysiques*. Paris : Hatier.
- FLAUBERT, G. (1983). *Madame Bovary*. Paris : Librairie générale française.
- LA METTRIE, J. - O. De. (2010). *L'Homme-Machine*. Saint-Amand : Folio Essai.
- MONTAIGNE, M. De. (2008). *Essais*. Paris : Larousse.
- RABELAIS, F. (1996). *Gargantua*. Paris : Seuil.
- RABELAIS, F. (1997). *Pantagruel*. Paris : Pocket.
- RABELAIS, F. (2010). *Pantagruel, Gargantua*. Paris : Hatier.
- ROUSSEAU, J. - J. (2009). *Emile ou de l'éducation*. Malesherbes : Flammarion.
- ZOLA, E. (2001). *La bête humaine*. Paris : Folio Gallimard.
- ZOLA, E. (2010). *L'assommoir*. Paris : Librairie générale française.
- ZOLA, E. (2011). *Thérèse Raquin*. Paris : Gallimard.

## Littérature secondaire

- ALLAMEL-RAFFIN, C., LEPIEGE, A. (2009). *Histoire de la médecine*. Paris : Dunod.
- CARLINO, A., WENGER, A. et al. (2007). *Littérature et médecine : Approches et perspectives (XVIe –XIXe siècle)*. Genève : Librairie DROZ.
- CLEMENT, E., DEMONQUE, C., HANSEN-LOVE, L. & KAHN, P. (1994). *La philosophie de A à Z*. Paris : Hatier
- CORBIN, A., COURTINE, J. - J. & VIGARELLO, G. (2005). *Histoire du corps : De la Renaissance aux Lumières*. Paris : Seuil.
- DANOU, G., OLIVIER, A., BAGROS, P. (1999). *Littérature et médecine*. Paris: Ellipses.
- DEBRAY-GENETTE, R et al. (1983). *Travail de Flaubert*. Paris : Seuil
- DELAMARCHE, P., DUFOUR, M. & MULTON, F. (2011). *Anatomie, Physiologie, Biomécanique en STPAS*. Paris : Masson.

- DE LIGNY, C., ROUSSELOT, M. (2006). *La littérature française*. Paris : Nathan.
- DESAN, P. (2008). *Montaigne – les formes du monde et de l'esprit*. Paris : PUPS.
- DESCARTES, R. (1996). *Les Passions de l'âme*. Paris : Flammarion.
- DESCARTES, R. (1950). *Traité de l'homme*. Paris : Gallimard.
- ETERSTEIN, C. et al. (1998). *La littérature de A à Z*. Paris : Hatier.
- LAGARDE, A. & MICHARD, L. (1969). *XIXe siècle. Les grands auteurs français du programme*. Paris : Bordas.
- MARIEB, E.N., MALLAT, J. (2005). *Anatomie lidského těla*. Brno : CP Books.
- ZOLA, E. (2011). *Comment on meurt*. Paris : Flammarion
- ZOLA, E. (2006). *Le Roman expérimental*. Paris : Flammarion.

## Articles

- Allard, G. (1988). *Education*. (conférence à Oxford en avril 1988).
- Emerson-McMullen, T. (2002). *The origin of Descartes' mechanical philosophy*. Georgia Journal of Science, 60(2), pp. 127-139. Disponible sur: ProQuest Central
- Henri Wallon. Rabelais et l'éducation. In : *Enfance*. Tome 21 n°1-2, 1968, pp. 31-37. Disponible sur : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/enfan\\_00137545\\_1968\\_num\\_21\\_1\\_2447](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/enfan_00137545_1968_num_21_1_2447)
- Jean Rostand. Descartes et la biologie. In : *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*. Tome 3 n°3, 1950, pp. 265-269. Disponible sur : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhs\\_0048-7996\\_1950\\_num\\_3\\_3\\_2830](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhs_0048-7996_1950_num_3_3_2830)
- Pierre Astruc. Rabelais botaniste, anatomiste et physiologiste. In : *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*. Tome 6 n°3, 1953, pp. 250–261. Disponible sur : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhs\\_0048-7996\\_1953\\_num\\_6\\_3\\_3058](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhs_0048-7996_1953_num_6_3_3058)
- Roland Antonioli. Rabelais et la médecine - Études rabelaisiennes. In : *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance*. Tome XII n° 1, 1975, vol.1, pp. 29-31. Disponible sur : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhren\\_01816799\\_1975\\_num\\_1\\_1\\_909](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhren_01816799_1975_num_1_1_909)

## Sources informatisées

<http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/logphil/oeuvres/descarte/newcastl.htm> (lettre au marquis de Newcastle)

<http://pierre.campion2.free.fr/mornejdescartes.htm> (Descartes, corps de l'animal et corps de l'homme)

<http://www.ph-ludwigsburg.de/html/2b-frnz-s01/overmann/baf3/descartes/philodes.htm> (la philosophie de Descartes)

<https://www.mtholyoke.edu/courses/nvaget/dixhuitieme/Rousseau.html> (éducation, Emile)

<http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=3561> (éducation, Emile, corps)

[www.comptoir litteraire.com/docs/34-zola-l-assommoir-.doc](http://www.comptoir litteraire.com/docs/34-zola-l-assommoir-.doc) (analyse, Assommoir)

[www.comptoir litteraire.com/docs/364-zola-la-bete-humaine-.doc](http://www.comptoir litteraire.com/docs/364-zola-la-bete-humaine-.doc) (analyse, La bête humaine)

<http://www.item.ens.fr/index.php?id=187040> (Zola, œuvre)

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k113091q/f23.image> (Zola, physiologie, roman expérimental)

<http://pierre.campion2.free.fr/mornejdescartes.htm> (Descartes, corps, animal, homme)

<http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/logphil/oeuvres/descarte/newcastl.htm> (Descartes, lettre, Marquis de Newcastle)

<http://www.med.univ-rennes1.fr/uv/snfcpc/enseignement/formation/2002-4decembre/Sce-et-csce.pdf> (âme et corps, dualisme cartésien)

[http://www.staps.uhp-nancy.fr/bernard/cours/sensation\\_descartes.pdf](http://www.staps.uhp-nancy.fr/bernard/cours/sensation_descartes.pdf) (sensation chez Descartes)

<http://www.philosciences.com/Vivant/M%C3%A9canisme.html> (mécanisme, biologie)

<http://pierre.campion2.free.fr/mornejdescartes.htm> (corps animal, corps homme)

[http://books.google.fr/books?id=5nAHAAAAQAAJ&q=climat&hl=fr&source=gbs\\_word\\_cloud\\_r&cad=6#v=snippet&q=climat&f=false](http://books.google.fr/books?id=5nAHAAAAQAAJ&q=climat&hl=fr&source=gbs_word_cloud_r&cad=6#v=snippet&q=climat&f=false) (Montesquieu, théorie climats)

## Dictionnaires

SCHOELLER, G. et al. (1999). *Dictionnaire encyclopédique de la littérature française*. Paris : Robert Laffont.

Le petit Larousse illustré (2008). Paris : Larousse.

## ANNEXES

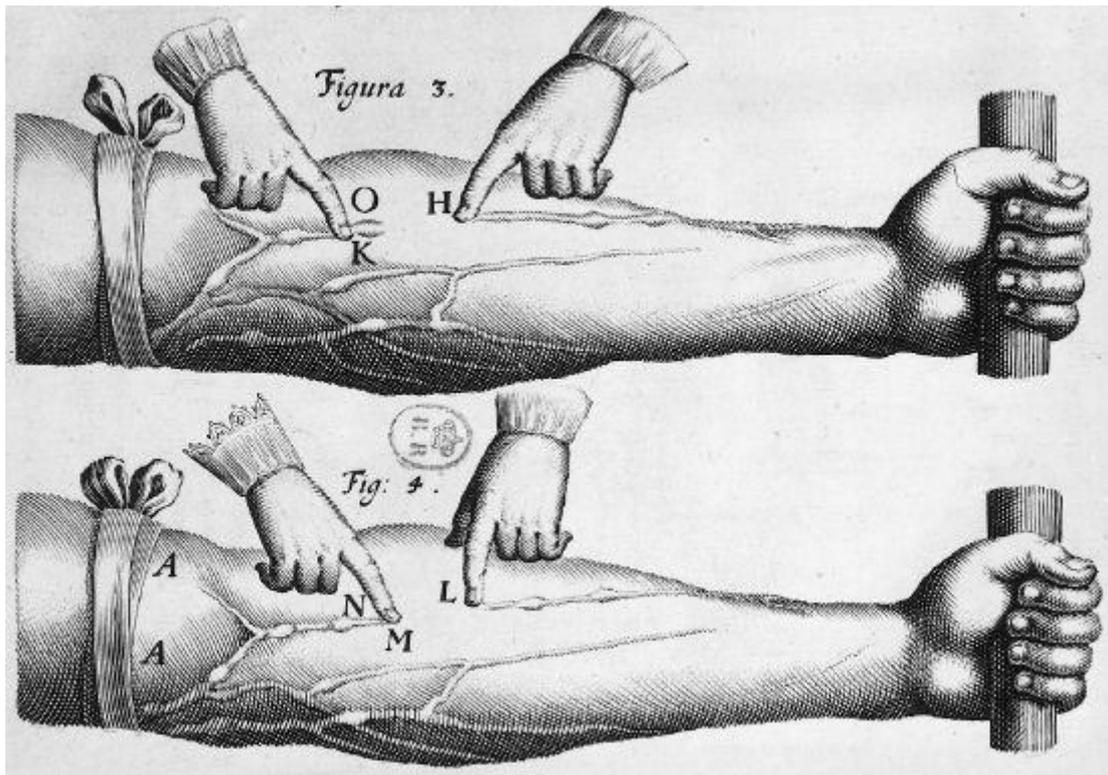


*La leçon d'anatomie du docteur Willem van der Meer, Pieter van Miereveld, XVII<sup>e</sup> s*



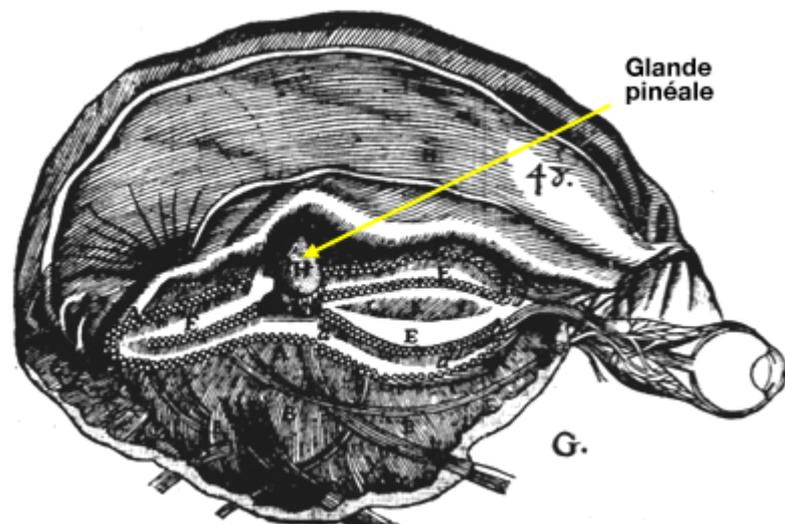
*André Vésale, Pierre Poncet, XVII<sup>e</sup> s*

In: CORBIN, A., COURTINE, J. - J. & VIGARELLO, G. (2005). *Histoire du corps : De la Renaissance aux Lumières*. Paris : Seuil.



William Harvey, *exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*, 1628

In: CORBIN, A., COURTINE, J. - J. & VIGARELLO, G. (2005). *Histoire du corps : De la Renaissance aux Lumières*. Paris : Seuil.



Descartes, description de la glande pinéale « siège de l'âme »  
[http://www.vetopsy.fr/comp/etho/etho2\\_descartes.php](http://www.vetopsy.fr/comp/etho/etho2_descartes.php)



*Ecorché portant sa dépouille*, Juan Valverde de Amusco, 1560

In: CORBIN, A., COURTINE, J. - J. & VIGARELLO, G. (2005). *Histoire du corps : De la Renaissance aux Lumières*. Paris : Seuil.



Le banquet de Gargantua

<http://www.amis-hom-arts.com/article-gargantua-est-a-st-omer-ce-vendredi-98462929.html>



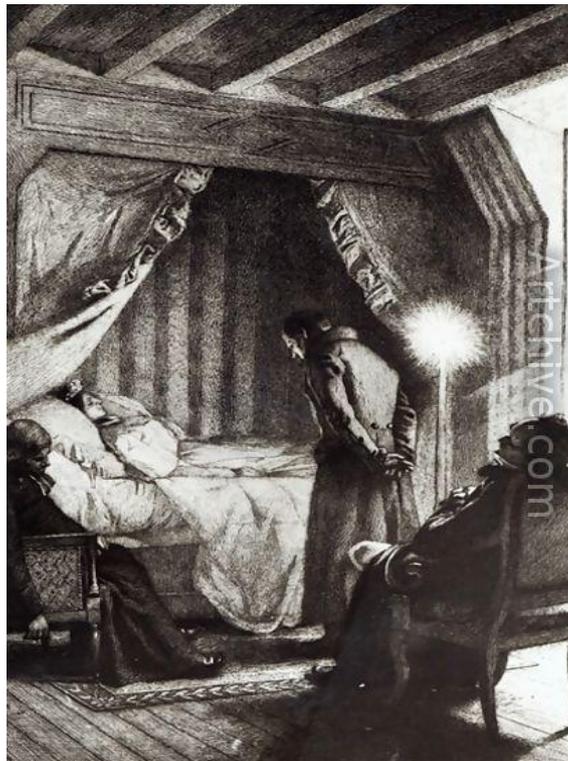
Emile, la course à pied

[http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Jean-Jacques\\_Rousseau/141649](http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Jean-Jacques_Rousseau/141649)



Emile Zola, écrivain naturaliste, caricature

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:ZOLA\\_Caricature\\_Gill\\_1876.jpg](http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:ZOLA_Caricature_Gill_1876.jpg)



*La mort de Madame Bovary*, Alfred Paul Marie

[http://www.artchive.com/web\\_gallery/A/\(after\)-Richemont,-Alfred-Paul-Marie/The-Death-of-Emma-Bovary-from-Madame-Bovary-by-Gustave-Flaubert,-engraved-by-Carlo-Chessa-1855-1925,-1906.html](http://www.artchive.com/web_gallery/A/(after)-Richemont,-Alfred-Paul-Marie/The-Death-of-Emma-Bovary-from-Madame-Bovary-by-Gustave-Flaubert,-engraved-by-Carlo-Chessa-1855-1925,-1906.html)